

Éditorial

Cette édition de La Lettre Sépharade est centrée sur trois sujets principaux.

La suite d'une analyse des rapports entre les implantations juives de Livourne et de Tunis au fil des siècles. Presque chaque numéro, à l'occasion de la parution de tel ou tel livre, nous offre l'occasion de revenir sur un sujet qui n'avait pas encore été complètement étudié. Cette fois-ci l'éclairage vient du Maghreb. Nous aurons probablement encore l'occasion d'y revenir.

Le second est Salonique, sujet récurrent car exemplaire. Le choc de la quasi disparition d'une communauté prépondérante en cette ville il y a encore soixante ans est demeuré si fort que nombre de travaux paraissent toujours sur le sujet et qu'en rendant compte nous ne faisons que suivre l'actualité du livre. Au cas présent trois ouvrages concernent essentiellement Salonique, et un quatrième guère plus lointainement puisqu'il s'agit de la Presse juive en Grèce de façon plus générale.

Les autres sujets sont variés : les femmes et l'Inquisition, une saga sépharade familiale dans les Balkans, l'enseignement à Corfou, le Maroc par les proverbes etc.

Et aussi l'Espagne par l'absence insolite d'enseignement de la *lingua muestra* dans ce pays, alors que l'organisation de cet enseignement se met en place un peu partout dans le monde.

La gastronomie n'est pas oubliée, élément important de la culture.

Le troisième important sujet est la musique. Elle y occupe une grande place. Outre l'analyse de deux bons disques, l'annonce d'un grand festival de chansons judéo-espagnoles au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme dans le cours de mai, auquel nous sommes associés.

C'est la première fois en France que sept interprètes ou ensembles sont réunis pour huit représentations concentrées sur neuf jours. Voyez le programme complet en pages 19 et 20 et ne manquez pas, dès maintenant, de réserver

vos places.

Et, un peu en avant-programme, au même Musée, un groupe de musique religieuse et mystique.

Dès maintenant nous annonçons en rubrique *Kozas i otras de Sefarad* la grande fête annuelle de Djoha le mercredi 20 juin afin que vous réserviez votre journée, ainsi que diverses autres activités. □

La Rédaction.

SOMMAIRE

N° 37

Éditorial

1

Livres

Sociétés juives du Maghreb	2-4
Communauté de Salonique en 1943	5
Choah d'un Salonicien	6
Juif et communiste	7
Saga balkanique	7-8
Femmes et Inquisition	9-10
Presse juive en Grèce	10
"Nous sommes 900 Français"	10-11
Proverbes du Maroc	11
Réflexions sur la langue	12

Revue

12-13

Gastronomie

13

Musique

14-15

Muestra lingua

16-17

Poésie

17

Kozas i otras de Sefarad

18-20

Festival des musiques judéo-espagnoles

20

Livres

SOCIÉTÉS JUIVES DU MAGHREB MODERNE (1500-1900)¹

¹ 2000, éditions
Maisonneuve & Larose.
223 pages.

La France de l'an 2000 compte l'une des plus importantes communautés juives de la diaspora après celle des États-Unis. Or, depuis 1962 les Juifs de France sont majoritairement originaires d'Afrique du Nord.

Michel Abitbol, professeur israélien d'origine marocaine, dans sa belle préface au livre de Jacques Taïeb lui reconnaît le mérite d'être l'un des rares "historiens qui se sont attardés à remonter aux sources de cette "fin de l'histoire juive" en terre d'Islam et à en expliquer les raisons autrement qu'en termes idéologiques et apologétiques". L'ouvrage de Taïeb a l'ambition d'une analyse globale de l'Histoire Juive des temps modernes dans les quatre pays du Maghreb occidental et oriental : Maroc, Algérie, Tunisie, Lybie.²

Cette fois c'est un livre d'historien, économiste, sociologue, et l'art de l'écrivain est d'en avoir amorti la technicité d'une écriture rapide, concise, d'où vivante. Le nombre des notes en fin de chapitre paraît négocié pour concilier le souci de publier les sources et d'en éviter l'inflation. On en aimerait parfois davantage, moins pour vérifier que pour dialoguer. L'approche scientifique a l'intérêt de situer les sociétés et les économies analysées, juive et musulmane, dans un destin commun les menant paradoxalement à deux fins contraires : pour les musulmans l'indépendance, pour les juifs la totale rupture historique et géographique. Mais cette approche a aussi le mérite d'éviter le double écueil guettant l'historien des rapports interethniques : la diabolisation et l'angélisation. Ainsi voyons-nous un judaïsme maghrébin ou andalou s'épanouissant d'une certaine façon dans la société arabe, malgré les restrictions juridiques, dans un monde où la réelle égalité des droits n'avait rien encore d'un concept imaginable. Ces quatre siècles d'histoire sont encadrés par deux grands séismes : l'expulsion des Juifs d'Espagne (ajoutons celle des Morisques) et l'avènement de l'Europe coloniale.

Du premier événement Jacques Taïeb nous laisse apercevoir le phénomène de longue durée puisqu'indépendamment de l'influence immédiate des immigrations ibériques de 1492, voire 1391, dans les cultures et l'identité juives algériennes et marocaines, il y eut, plus à l'Est, en Tunisie et en Lybie, deux ou trois siècles plus tard, celle des rabbins marocains ou algériens héritiers de la tradition espagnole. D'autres infiltrations ibériques au XVII^e siècle ressuscitèrent les vagues des XIV^e et XV^e siècle, plus massives

avec les élites morisques, plus sélectives avec les marranes portugais dits "Livournais".

L'auteur décrit avec un grand recul les conséquences de l'entreprise coloniale pour les minorités juives : aliénation identitaire, découverte de l'antisémitisme à l'occidentale, bouleversements économiques, mais accession au monde moderne et découverte abstraite des droits de l'homme, rendant presque impensable un retour pur et simple à la situation juive médiévale, le Moyen-Âge musulman eût-il été rétrospectivement meilleur que l'autre. Mais il reste sensible au traumatisme historique de la société algérienne, musulmane ou juive dans son ensemble : "nulle part, écrit-il, les mutations ne furent si radicales, si totales, si acculturantes".

L'analyse linguistique, très intéressante, reste, par sa clarté, abordable au non initié. Jacques Taïeb trouve inadapté le terme "judéo-arabe" car la langue utilisée par les juifs du Maghreb était bien l'arabe, avec sans doute quelques archaïsmes et particularités d'accent. J'avais craint moi-même de paraître iconoclaste en suggérant que "judéo-espagnol" était aussi un terme impropre puisqu'il s'agit d'une variante archaïque du castillan, avec quelques emprunts lexicaux à l'hébreu, au turc et à d'autres langues. Je le paraîtrai plus encore en rappelant que l'arabe fut historiquement la langue des juifs d'Espagne, notamment à leur période la plus brillante, et que la plupart d'entre eux la conservèrent longtemps après que la période de l'intégrisme musulman almohade les eût contraints, au XII^e siècle, à s'exiler en Espagne chrétienne. Au seizième siècle l'arabe était parlé non seulement par des juifs et des Morisques, au Portugal et en Espagne, mais par les chrétiens dits "mozarabes" dont les rois portugais appréciaient le savoir. Ainsi bien des immigrants ibériques du XV^e siècle, et à plus forte raison du XIV^e, n'ignoraient-ils point cette langue quand ils se réfugièrent en Afrique. Ne voit-on pas au XVII^e siècle à Mazagan un Dr Valença, *gentillement hespanholado*, traduire Avicenne en hébreu ? Il y avait d'ailleurs eu, dès l'origine, grande unité culturelle des deux pôles de l'Islam occidental, Cordoue et Kairouan, et grande perméabilité des sociétés juives des deux côtés du détroit.

Les sept pages de "l'Épilogue" méritent bien toutes celles qui nous y préparent. Non, la marche vers la modernité n'a pas commencé pour l'Afrique du Nord, et singulièrement pour ses Juifs, au XIX^e siècle.

Cette modernité s'est avancée progressivement depuis le XV^e siècle, d'un séisme à l'autre. La synthèse nous donne des clés pour comprendre d'autres situations, d'autres acculturations. En particulier cette phrase : "Mais l'école de la République faisait plus qu'enseigner la langue et la culture françaises à de jeunes audi-

² Ce parti-pris de vision d'ensemble plutôt que comparative, nous avait déjà valu du même auteur, dans une collection de vulgarisation : "Être Juif au Maghreb à la veille de la colonisation," dont l'un des attraits tenait bien à la distance que permettait l'espace tant à l'auteur qu'au lecteur.
1994 édition
Albin Michel, Paris
"Présences du Judaïsme".
144 pages.

toires avides et réceptifs. Par son message universel, elle subvertissait les mentalités, brisant de vieux tabous et engendrant de fécondes et dramatiques ruptures." Quel Sépharade de Salonique, Istanbul, Smyrne, Rhodes n'aura fait sienne cette conclusion ?

Je mets en doute, à la page 29, ce postulat selon lequel, à propos des conversions forcées à l'islam au XIII^e siècle, les juifs maghrébins ou espagnols auraient eu une attitude moins héroïque que "les juiveries rhénanes" qui, confrontées au même problème, "choisirent en masse le martyre". Je sais que cette thèse est celle de Cecil Roth et de Poliakov, mais elle sent son "apologétique" à plein nez, et son narcissisme collectif d'hommes du Nord, dès lors que les sources contemporaines des faits sont très fragiles, les relations juives ou chrétiennes ayant davantage caractère de légende que de recherche rigoureuse.

Poliakov écrit d'ailleurs que "devant une alternative brutale, ils (les juifs européens) n'eurent simplement pas le temps de ces concessions progressives, de ces secrets accommodements qui furent le fait des *anusim* de l'Afrique du Nord ou des marranes d'Espagne". Cette réserve faite, Poliakov ne s'embarrasse pas de rigueur en concluant : "Peu importe même que sur certains points nos sources restent confuses..." Comme au surplus il précise que l'empereur Henry IV autorisa les juifs baptisés de force à revenir à leur foi, et qu'un certain nombre revinrent au judaïsme, rien de sérieux ne permet d'affirmer comme Cecil Roth qu'une "plus grand force d'âme règne au Nord des Pyrénées".

L'analyse économique constatant la prédominance des échanges Nord-Sud par rapport aux mouvements Est-Ouest, m'a beaucoup intéressé, ces derniers n'étant pas, d'ailleurs, inexistantes.

Mon désaccord partiel mais de fond avec Jacques Taïeb tiendrait au regard volontiers péjoratif qu'il porte, peut-être inconsciemment, sur les Livournais de Tunis. Passe quand il s'agit de personnages isolés, mais quand tous les comportements du groupe inspirent condamnation, souvent sévère, sans qu'aucun aspect de son histoire ne mérite éloge ou estime, sinon admiration, on se demande si l'esprit universaliste qui se dégage de ce bel ouvrage ne s'arrêterait pas, par pesanteur historique, à un domaine aussi catégoriel. Antipathie démocrate pour un groupe marqué par ses privilèges ? Pourtant, de la franc-maçonnerie au sionisme, en passant par le socialisme et le communisme, sans oublier hélas! la parenthèse fasciste, ces privilégiés avaient exploré toutes les idéologies nouvelles. Sans doute pour bien comprendre faut-il aimer.



Pour les hommes, j'aurais fait taire toute piété familiale à propos de Giacomo Guttières³ que Jacques Taïeb croit devoir citer, avec "le courtier Isacco Cesana", parmi les "parvenus" qui "se hisserent aux premières loges... par les trafics liés aux conditions nouvelles" si, toutefois, bien que Jacques Taïeb ne cite pas sa source, je ne l'avais devinée. Il s'agit de l'historien notoirement antisémite et italophobe Jean Ganiage, dont Paul Sebag a déjà dénoncé le caractère "partisan". Ganiage prétend que Giacomo Guttières avait édifié sa fortune à partir de 1860, sur la spéculation de la "dette" ce qui explique le "parvenu".⁴ Sebag signale à ce propos que nombreux parmi ceux qui disposaient de fonds à Tunis spéculèrent, mais qu'ils n'étaient pas tous juifs. Le consul de France lui-même se laissa tenter par cette fièvre de l'époque qui, disons-le, n'avait rien d'illégal. Mais il faut être très prudent quand la passion antisémite sous-tend les analyses. Il faut savoir refuser certains alliés. L'examen des *ketuboth* livournaises de Tunis montre que le 16 janvier 1856, lors de son mariage avec Benedetta Iacchia, issue d'une des familles les plus prestigieuses de la diaspora portugaise, et des plus fortunées, Giacomo Guttières avait reçu une dot quasi-fabuleuse de 46 256 ryal (piastres). La mère de Giacomo, Estere épouse Elia Guttières Pegna, était fille d'Angiolo Funaro, l'un des vingt-cinq chefs de famille juifs mentionnés au recensement de Livourne de 1809 comme *possidenti*.

Le grand-père paternel de Giacomo, Jacob Guttières Pegna, était le petit-fils et homonyme du Jacob Guttières Penha cité par Cecil Roth, arrêté par l'Inquisition romaine à Livourne en 1730, puis relâché par ordre du Grand-Duc Jean-Gaston. Ce Jacob était fils de Moïse Guttières, les Guttières ne cessèrent pas d'être *massari* à Livourne jusqu'à la fin du statut de 1593. Quant à Isacco Cesana, la richesse de sa famille au début du XIX^e siècle ressort de l'ouvrage de Taïeb lui-même puisqu'il y signale quatre pages plus loin (p. 139) parmi les Livournais les plus riches en 1821, en deuxième rang, Menahem Cesana avec un impôt de 1000 piastres (ryâl). D'ailleurs les dots dans les mariages Cesana tout au long des XVIII^e et XIX^e siècle ont varié entre 3000 et 9500 ryâl. Aucun d'eux ne présentait donc le profil d'un "parvenu".

Sur le problème de la séparation des deux communautés juives de Tunis, Jacques Taïeb porte un jugement sévère. Cette séparation, sans doute par adoption mécanique des termes utilisés par David Cazès en 1889, est qualifiée par lui de "schisme". Quand on sait que le premier rabbin des Livournais après la séparation

³ p. 135. Giacomo Guttières Pegna est le frère aîné d'Eva Guttières Pegna, épouse Moses Levy, ma bisaïeule. Les deux beaux-frères, outre Angelo, frère cadet de Giacomo, et qui avait épousé de son côté la sœur de Moses, siégèrent à la commission internationale de tutelle des Finances tunisiennes de 1869, les frères Guttières représentant l'Italie, Moses Levy la Grande-Bretagne. Deux autres Juifs, Santillana (allié des Guttières) et Azuelos représentaient aussi la Grande-Bretagne, ce qui fit dire à Jean Ganiage que "les Livournais avaient accaparé tous les postes" au sein de cette commission, et que "Cette Tunisie où, vingt ans plus tôt, leurs coreligionnaires étaient des parias, appartenait désormais aux Livournais"; ailleurs : "en vingt ans d'usure et de brigandage financier, le petit clan des changeurs et des brocanteurs (sic) de la place de la Marine était devenu une puissance financière."

⁴ Jean Ganiage, La population européenne de Tunis au milieu du XIX^e siècle, Paris 1959, éd. PUF. L'historien italien Bruno Di Porto s'est étonné de la tendance "doublement hostile à l'élément juif et italien" de cet historien dont il salue pourtant les qualités techniques. Il cite parmi les auteurs italiens ayant dénoncé cette tendance chez Ganiage, Sergio Angelini, *La crisi italo-tunisina del 1871*, in *Rivista di studi politici internazionali*, pp.350-398. cf Lionel Lévy, La Nation Juive Portugaise, thèse de doctorat, Paris, 1999, éd. l'Harmattan pp. 144, 205 (à propos de la famille Valensi, où Ganiage s'indigne que la protection, puis la citoyenneté française aient été accordées à "toute la tribu" (sic).

de 1710, Isaac Lumbroso, fut agréé comme rabbin commun des deux communautés en 1741, on ne peut émettre l'idée d'une quelconque hérésie. Jacques Taïeb analyse cette séparation comme "un coup de force". Pourtant le rabbin Ouziel Elhaïk dans son *Sefer Mishkenoth ha-Rohim* de 1784⁵ s'exprimait ainsi : "Bien plus tard ils voulurent construire leur propre synagogue, ce qu'ils firent sans opposition de la communauté tunisienne, car telle était la volonté de D."

Mais surtout le rabbin Elhaïk montre bien les raisons, apparemment légitimes de la séparation : "Ils (les Livournais, appelés "les commerçants" selon l'usage des chrétiens pour qui les Portugais étaient les "gens du négoce") étaient néanmoins assujettis aux membres de la communauté tunisienne, car celle-ci jouissait du droit d'aïnesse pour plusieurs raisons".⁶ On a dit que les Tunisiens se seraient montrés moins malléables que les autres juifs du Maghreb lesquels auraient bien accueilli les *megorashim*, leur confiant même la direction de leurs communautés. Mais les observations de Haïm Zafrani nous éclairent. Ce sont les exilés de 1492, ou d'avant, ceux qui avaient refusé la conversion, qui furent reçus avec chaleur. Ceux des XVI^e et XVII^e siècle furent tenus à distance tant en Algérie qu'au Maroc. Ils étaient suspects et impurs, et on refusa aux Cohen issus du marranisme leurs attributions sacerdotales. Les descendants des exilés par contre ne montrèrent, sauf exception, aucun préjugé vis-à-vis des anciens marranes. Au contraire ils considérèrent les Livournais établis dans les comptoirs d'Orient comme une aristocratie.

Tout n'est pas simple car, dès leur débarquement à Pise et à Livourne, les nouveaux-chrétiens virent un peu les maghrébins comme des missionnaires puisqu'ils prirent l'habitude à leur arrivée en Toscane d'effectuer un aller-retour à Tunis pour y subir la circoncision, ce qui suppose des relations assez étroites. L'osmose ne commencerait qu'à la fin du XVIII^e siècle quand une bourgeoisie tunisienne chercha à s'inspirer du modèle livournais, d'abord à Livourne, à l'occasion de séjours fréquents accompagnés de ballottation, ensuite à Marseille quand les Livournais de Livourne même et de Tunis y créèrent une communauté dite "portugaise", y imposant statutairement l'usage de la langue espagnole et des règlements communautaires de Livourne, "lesquels ont été adoptés, précisait-on, par toutes les communautés portugaises de France". Fidèles à la politique pluriethnique suivie à Livourne, les Livournais de Marseille agréèrent dans leur nouvelle communauté non seulement des comtadins qui durent à cette sorte de naturalisation le droit de s'établir en Provence, mais des Tunisiens, Algériens, Gibraltois et Levantins. Le fait social qui contredit l'incompatibilité totale à la base est la présence bien acceptée dans les synagogues livournaises, dans les années suivant le protectorat, d'une foule de Tunisiens.

Fallait-il au nom des "intérêts français" déplorer que le pouvoir n'ait pas profité de l'occasion

de "briser l'irréductibilité italienne du groupe" (p. 57). Fallait-il que des juifs s'en prennent au patriotisme d'autres juifs et se présentent comme les gérants des intérêts de la Puissance protectrice ? A Paris, à l'Alliance Israélite Universelle dont le Grand Rabbin Zadoc Kahn fut un moment président d'honneur, on déplora les outrances nationalistes néophytes de ceux qui se vantèrent d'avoir évincé les Italiens de l'administration des écoles de Tunis. Les Livournais de nationalité italienne étant chassés, est-il illogique dans la foulée de leur reprocher d'être partis, alors qu'ils continuèrent de payer leur participation ?

Tout ceci ne va pas loin, mais ne serait-il pas mieux, plutôt qu'à ranimer d'antiques différends, de mettre en valeur ce qui aurait du porter à l'affection réciproque et à l'harmonie, une fois respectées les différences ? Dans l'épisode important de l'ouverture des Écoles de l'AIU, Jacques Taïeb mentionne bien le nom du Dr Giacomo di Castelnuovo comme premier président, mais les archives de l'AIU dont j'ai publié des extraits montrent le considérable travail qu'il y accomplit, faisant le siège tantôt du bey, tantôt de son ministre, tantôt d'Adolphe Crémieux ou de Lord Montefiore, né à Livourne, descendant des familles Medina, Lumbroso et Mocata, fidèle à ses origines mais aussi à sa mission de défenseur des juifs défavorisés. Car l'entreprise de l'AIU, si elle fut au départ l'affaire d'un Provençal de Paris et d'un Livournais de Londres n'aurait pu être menée à bien dans tout le bassin méditerranéen sans les notables livournais tels que les Picciotto d'Alep, Allatini et Morpurgo de Salonique, Castelnuovo de Tunis. "Vous m'aviez demandé de réaliser l'unité par l'école", avait rappelé Castelnuovo à Crémieux lorsqu'il le voyait réticent sur tel ou tel projet. Tous ces Livournais, souvent patriotes, savaient qu'ils favorisaient la pénétration de la culture française,⁷ mais, comme l'a bien vu Avrahami, leur principal souci fut l'avenir de ces jeunes enfants juifs. Autre fait que seul, dans une de ces notes de fin de chapitre non toujours lues, Paul Sebag a évoqué. En pleine période de conflit intercommunautaire, alors qu'ils avaient par ailleurs la charge de l'hôpital italien fréquenté par une masse pauvre d'immigrés, les médecins livournais Bensasson, Cardoso, Funaro, Levi, Molco, Morpurgo, Ortona, Santillana et Cattana assurèrent seuls et gratuitement, à l'hôpital israélite, des soins à tous les indigents, sans distinction de nationalité ni de religion. La tradition restait sépharade. Dans le Livourne du XVII^e siècle la gratuité des soins aux indigents avait été organisée, ainsi que l'instruction gratuite et obligatoire. C'est dans cet esprit que, dès 1830, bien avant que ne naisse l'Italie, les Livournais Sulema et Morpurgo, réfugiés politiques, avaient créé à Tunis des écoles pour les enfants juifs pauvres.

Les lecteurs et l'auteur excuseront-ils le déséquilibre du présent commentaire où les critiques les plus copieuses n'affectent qu'un aspect de l'ouvrage ? Mais il est vrai que sans liberté de blâmer il n'est pas d'éloge flatteur. □

⁵ Livourne, éd. Elia Benamozegh, 1860.

⁶ La situation est banale dans l'histoire du judaïsme. A Rome, au XVI^e siècle, la même attitude de la communauté la plus ancienne, revendiquant le *ius soli* ou droit du sol, amenait les ibériques à fonder des communautés distinctes.

⁷ Castelnuovo fut durement attaqué par la presse piémontaise. Il s'en ouvrit amèrement à Crémieux au moment même où celui-ci lui présentait des condoléances pour la mort de deux de ses enfants.

Les trois livres qui suivent concernent la période de la Choah à Salonique.

Aure Recanati

JEWISH COMMUNITY OF SALONIKA 1943¹

La question qui revient le plus fréquemment dans le courrier des lecteurs, depuis les débuts de notre publication, formulée de façons diverses, est la lancinante :

“Comment puis-je savoir quelque chose de ma famille déportée de Salonique ?”

ou encore :

“Existe-t-il un travail sur les Juifs de Grèce durant la Choah, comme celui de Serge Klarsfeld sur la déportation des Juifs de France ?”

Et notre réponse hélas ! était toujours négative. Parmi ces interlocuteurs, Aure Recanati était plusieurs fois réapparue, affinant sa question :

“Comment, où, chercher quelque réponse à cette question ?”

Dans les cas de grand scepticisme devant notre réponse, ou d'insistance de l'interlocuteur, nous proposons finalement de poser la question à Serge Klarsfeld lui-même qui, bien entendu, confirmait. C'est la réponse qu'il fit en privé, devant nous, à Aure en juillet 1997, au Congrès Mondial de Généalogie Juive qui se tenait cette année-là à Paris.

Puis, très bientôt après, sur une réponse forte, déterminée, superbe de panache :

“Puisque personne ne l'a fait, je le ferai...” nous nous rencontrâmes à nouveau avec Aure pour tenter d'identifier quelques pistes de recherche.

Depuis, elle n'a cessé de courir, de Yad Vashem au Mémorial de Washington, sans oublier diverses archives en France et les registres des entrées à Auschwitz.

Le résultat est enfin là, qu'Aure présente avec modestie, expliquant qu'il ne s'agit que d'une édition de travail et qu'elle l'améliorera, la complétera à mesure que lui parviendront des informations par les premiers lecteurs.

En effet, dans cette première édition, utilisant les microfilms des documents déposés au Mémorial de l'Holocauste à Washington, Aure a retrouvé les noms de 25 % environ des déportés avec quelques informations complémentaires (4119 familles).

La base de travail est le dépouillement des fiches très complètes que les occupants allemands ont fait remplir par les Juifs de Salonique au début de mars 1943 dans le but évident d'être mieux à même de spolier aisément leurs biens.

Autrement dit, en amont d'Auschwitz comme sur place dans les plus odieuses besognes, l'organisation germanique a fait œuvrer avec minutie les victimes elles-mêmes à leur propre spoliation puis à leur assassinat.

Voici pourquoi il est urgent que vous lisiez ce livre et aidiez à le compléter.

Il s'agit vraiment d'une œuvre pie, et Aure explique très bien le propos : passer d'une vision statistique, froide, anonyme : “tant de dizaines de milliers de femmes, d'hommes et d'enfants vivant en Grèce ont été déportés, à 95 % ou 96 % sans retour...”, vers une vision personnalisée, à dimension humaine :

- de ce David Cuenca, identifié comme né en 1907, nous savons qu'il est le fils de Salomon, qu'il est marié avec Irène (?... le nom de naissance des femmes n'est jamais mentionné), qu'il conditionne des parfums rue Vassili Giorgiou, qu'il applique sa signature en grec sur sa fiche (d'autres le font en *solitreo*, certains en français, d'autres, illettrés, appliquent le pouce) et qu'il habitait Velissariou 4.

- qui était-elle cette Luna Mayo, née en 1897, veuve de Jacob, avec une fille Sterina (Esther) et qui habitait Odysseos 27 ?

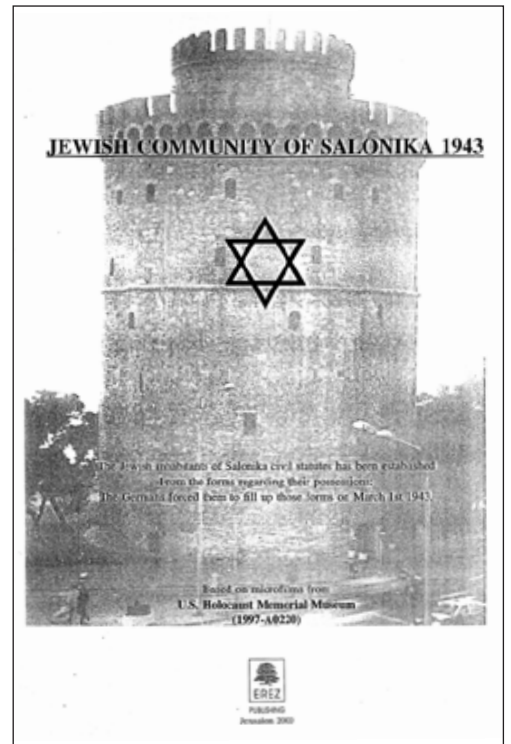
- qui était-il, ce David Chaim (transcription du grec, généralement orthographié Haïm), né en 1920 à Salonique, tout de suite tatoué 116387 sur le bras en arrivant à Auschwitz, domicilié Synikismos 6, n° 17, employé de magasin, de nationalité grecque, fils de Gabriel et de Regina Kamhi, arrêté le 12 avril 43 et arrivé à Auschwitz le 18 avril ?

Souvenons-nous toujours que seuls étaient immatriculés, donc tatoués en arrivant à Auschwitz celles et ceux que les Allemands estimaient aptes au travail. Les autres - dont tous les enfants bien sûr - ont perdu leur identité dès que poussés dans les wagons à bestiaux de la déportation, avant de trouver la mort sur leur chemin.

Et ce Jacob Stroumsa, né en 1913, fils d'Avram, marié à Nora, électricien au service de la Communauté juive, qui signe sa fiche en grec, demeurant Euvzonon 152, qui était-il ?

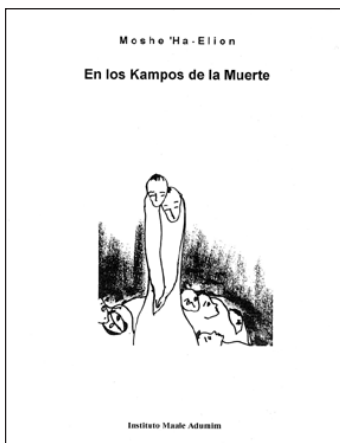
Ah ! mais celui-là enfin, nous le connaissons bien : c'est notre ami cher Jacques qui a raconté son itinéraire dans un livre publié en maintes langues : “Tu choisiras la vie - Violoniste à Auschwitz”. Nous lui souhaitons de vivre 120 ans en bonne santé !

D'une certaine manière, ce livre indispensable rétablit un peu d'épaisseur humaine à ces morts - si peu de survivants -, leur restitue un minimum d'identité, d'unicité. Car ils étaient uniques, chacun, pour les leurs et non pas seulement des numéros, comme au camp ! □



¹ En anglais. 2000
La Communauté juive de Salonique en 1943.
Publication d'Abraham Cohen, Erez Publishing POB 35053 Jérusalem. 535 pages.
Ce livre est basé sur le dépouillement et l'étude des microfilms du Mémorial de l'Holocauste à Washington.

Jean Carasso



Moshe 'Ha-Elion

EN LOS KAMPOS DE LA MUERTE ¹

Le philosophe Théodore Adorno a exprimé naguère que la poésie était impossible après Auschwitz.

Il n'appartient à personne de trancher ce débat, et encore moins à ceux qui n'ont pas séjourné dans un camp d'extermination.

Nous avons sous les yeux un beau livre comportant trois poèmes, une sorte de chanson de geste dont les deux derniers sont inédits, publié par un déporté salonicien revenu, qui a éprouvé le besoin de l'écrire, et de le dédier à sa jeune sœur :

*A mi hermana Nina, ke bestias muy enfamas,
al lager kuando vino, la ardieron en las flamas.*²

Précédemment l'auteur avait publié un récit de son itinéraire personnel : *Estrechuras del Inferno*.

Le premier de ces poèmes *La djojenika al Lager*³ a d'ailleurs été mis en musique par l'auteur lui-même, et la partition figure dans le texte.

La facture est classique, contraignante : versification de quatorze pieds avec césure centrale, d'une impeccable régularité qui, nulle part ne laisse apparaître l'effort : tout semble couler de source, calmement, dans l'expression jamais outrancière ni mélodramatique.

Le récit lui-même hélas, est classique : le bonheur de la jeunesse insouciant, le voyage en wagon à bestiaux plombé, l'étonnement de l'arrivée, le dortoir, l'appel, le départ au travail, sa dureté, l'hésitation lancinante : se laisser mourir, ou se battre pour survivre ? Avec une superbe discrétion l'auteur laisse espérer la seconde hypothèse, sans plus...

Le second poème est construit sur le même mode, mais en vers de seize pieds : *Komo komian el pan*⁴ et vient en quatrains ou en sixains, les vers césurés rimant deux à deux.

Comment, au camp, le soir, chacun consommait sa ration de pain :

Uno...

*Otro, kon bukados chikos ke mashkava avagariko
Su porsion se la komia. Sovre kada pedasiko,
Kuando lo aparejava, la mirada la fiksava,
Komo si tambien sus ojos ke s'afarten dezeava.
En ovrando d'esta forma su eskopo akomplia,
Kon komer de okuparse lo mas longo ke puedia.*

Le dernier quatrain exprime le point de vue de l'auteur :

Moi qui écris ces lignes et qui fus dans le cas,
D'une seule chose me souviens pensant au passé.
N'importe quand et comment la portion mangeais
Mon estomac de faim, sans repos, gémissait.⁵

Le troisième poème, le plus long *En marcha de la muerte* commence par un avertissement

au lecteur, lui-même en vers :

"Si tu veux savoir ce que fut cette marche, consacre un peu de ton temps à lire ce qui suit, les choses resteront pour toujours gravées dans ta mémoire."⁶

Ici, l'auteur se conte à la première personne : lui et son copain Bino essaient de ne pas se quitter lors de l'interminable marche d'évacuation du camp, assez sages tous les deux pour ne pas consommer dès le début le pain et les quelques provisions qu'ils ont pu emporter alors que le camp lui-même était moins sévèrement gardé. D'ailleurs, eux comme d'autres se débarrassent de tout ce qui n'est pas eau et pain, pour s'alléger quelque peu et se faciliter la marche.

Les plus faibles tombent et sont achevés par les gardes. Pas de pitié, d'aucune part :

*Suplika : "vos arrogo tendiendo vuestras manos
Si no me dash ayudo, me murire, ermanos !"*

et personne ne bronche...

Le dernier quatrain maintenant où l'auteur se demande où est le plus chanceux (sic : *mazalozo*) : celui qui est mort en chemin, qui au moins "est en repos" ou celui qui reste vivant, comme mort ?

*I no me dechidava kien era el mazalozo,
El ke topo la muerte i ya esta en "reposito" ?
O el k'estava bivo ma era komo muerto ?
Akel ke los turmentos lo seguiran por sierto ?*

Ayant lu nombre de récits de cette "Marche de la mort" on est frappé, dans celui-ci, de la simplicité du discours, de l'*understatement* pourrait on exprimer en anglais.

L'auteur arrête son récit-poème de 350 vers, au moment où les survivants de la marche seront jetés dans des wagons découverts pour continuer leur chemin vers Mauthausen. Plusieurs récits s'accordent à exprimer que cette partie du voyage fut encore plus dure.⁷ Il faut rappeler qu'on est en janvier 1945, en territoire polonais, et que la température est très au-dessous de zéro.

Avner Pérez, dans sa préface, exprime on ne peut mieux que ce récit - tout personnel et vécu qu'il soit - s'élève au niveau d'un véritable poème épique écrit sous la forme classique en poésie judéo-espagnole des *Koplas tradisyionales*. C'est d'autant plus remarquable que l'auteur, déporté à dix-sept ans n'eut guère l'occasion de prolonger ses études !

Moshe 'Ha-Elion, qui apprit donc à l'école l'hébreu, le grec et le français, mais jamais le judéo-espagnol qui ne s'enseignait d'ailleurs pas, écrit spontanément dans une langue châtiée, celle d'un milieu cultivé, avec nombre d'emprunts au français. Son talent à la versification est surprenant.

Le livre est agrémenté de quelques illustrations linéaires, dépouillées, allusives et fort évocatrices signées de Rivka Miriam. □

Jean Carasso

Avner Pérez a traduit ce beau texte en hébreu. Lequel de nos lecteurs relèvera le défi

¹ En hébreu et en judéo-espagnol 2000. Préface d'Avner Pérez, poète lui-même et responsable de l'Institut Maale Adumim POB 35 Maale Adumim 90610 Israël 15 \$ port compris.

² A ma sœur Nina, que ces bêtes infâmes, lorsqu'au camp arriva jetèrent en la flamme.

³ La jeune fille au camp.

⁴ Comment ils mangeaient le pain.

⁵ Traduction par la Rédaction.

⁶ La marche de la mort (à l'évacuation forcée du camp devant l'avance des troupes russes).

⁷ Nous venons d'en relire un, atroce, signé de Zvi Michaéli, autre Salonicien, reparu dans un journal suisse ces semaines dernières.

NDLR

Moïse Michel Bourla

GREC, JUIF ET COMMUNISTE UNE ÉTRANGE ODYSSEE¹

Nous ne manquons pas de témoignages sur la seconde guerre mondiale d'auteurs divers ayant couché par écrit leurs souvenirs sur les années noires de la guerre. Le présent récit est très différent de ce qui a été jusqu'ici écrit sur le sujet.

C'est le cas de Moïse Michel Bourla, cet homme de 82 ans vivant actuellement à la maison Modiano pour les personnes âgées à Salonique.

L'auteur rejoint le Mouvement des Travailleurs de Grèce dès l'âge de 17 ans. Il a d'abord été persécuté comme communiste avant la guerre, puis comme juif durant la guerre et l'occupation nazie.

Il s'est battu contre l'ennemi dans le mouvement de résistance ELAS et eut la chance de rester en vie. Il émigra en Israël après la guerre, communiste actif et plus tard s'installa en Union Soviétique où il resta jusqu'à l'âge de 70 ans. Seulement à ce moment il retourna à Salonique avec la volonté de terminer ses jours à la maison Modiano pour les personnes âgées.

C'est réellement une odyssee que le parcours de ce minoritaire (grec, juif et combattant de gauche) : ce fut un choix de vie. Il souligne dans son livre que "si on m'interroge sur ma vie je dis que j'ai souffert de ma religion et de mon idéologie et que si j'avais à recommencer je recommencerais"

Bourla, dans son livre, accuse ouvertement le grand rabbin Koretz d'avoir été "un traître responsable de la déportation de toute une communauté juive."

Mais lui, Bourla refusa d'obéir aux ordres, et avec douze autres jeunes rejoignit la Résistance.

Avec l'organisation ELAS il eut à se battre dans maints combats, sous le nom guerre de Byron.

Après la guerre il fut arrêté comme communiste et exilé dans les îles jusqu'en 1951, lorsqu'un accord entre la Grèce et Israël permit la libération de tous les communistes acceptant d'émigrer en Israël.

Bourla y resta jusqu'en 1967 comme membre actif du parti communiste israélien puis partit avec sa femme vivre dans l'Oural. Lorsqu'il revint dans sa ville natale de Salonique il avait perdu ses illusions communistes qu'il critique maintenant dans son livre.

Bourla écrit avec brièveté de courtes phrases bien senties.

Son livre se lit avec d'autant plus d'intérêt qu'une bonne partie des événements qu'il rapporte sont encore peu connus.² □

Marcel M. Yoël*

Comme dans presque chaque édition, nous commentons ici un roman historique apportant une masse d'informations sur la vie juive ordinaire dans la région et l'époque décrites.

Ana Gord

PARFUM DE PLUIE SUR LES BALKANS³ (ROMAN SÉFARADE)

Paru en 1986 en Yougoslavie, traduit du Serbe, ce "roman sépharade" selon le sous-titre, est en réalité un récit, car il est fondé sur des faits et des personnages réels.

Il nous invite à traverser les quarante-cinq premières années du XXe siècle à travers la famille Salom, depuis le Sarajevo de l'Empire ottoman jusqu'à Belgrade "libérée" par les Russes.

La narratrice, née en 1943, n'est autre que la fille de Blanki, la quatrième fille Salom, et de Marko, un Serbe orthodoxe libéral et ouvert.

Difficile de résumer les presque cinq cents pages de ce roman touffu et passionnant, qui réclame une bonne connaissance de l'histoire et de la géographie des Balkans. Même si l'actualité nous rappelle de façon douloureuse que rien n'est réglé là-bas, ça ne rend pas toujours la compréhension plus facile !

Nous suivons les cinq sœurs Salom entre Sarajevo - bosniaque et multiculturel -, Belgrade - serbe et orthodoxe, écriture cyrillique -, et Zagreb - croate et catholique, alphabet latin...

Précisons pour commencer que cette famille qui compte cinq filles et deux garçons, n'est pas des plus banales, même si elle fait partie intégrante de la communauté juive de la ville et observe les coutumes sépharades. D'abord, ce sont les femmes qui mènent la danse. Le père, papa Léon, vite enterré; le frère aîné, surnommé l'Athlète, fortement dilettante, et le plus jeune (qui ne devient adulte qu'en fin de parcours) ne vivent que grâce au labeur acharné des sœurs aînées.

Buka, la "littéraire", laissera des manuscrits et des poèmes, seconde maman Esther auprès des jeunes enfants; Klara et Nina, bien que de caractères opposés, réussissent à faire prospérer ensemble leur boutique de chapeaux. Blanki, la sage, voudrait bien rester à l'école plus longtemps. Enfin Riki, la perle adorée, égoïste et volontaire, deviendra une danseuse célèbre.

Seul point commun : elles sont toutes jolies et... minuscules. Surtout comparées aux Slaves, aux Autrichiens, aux Turcs, à tous les non-juifs ! Quand on a connu Clarisse Nicoïdski, issue d'une vieille famille de Sarajevo, on ne peut s'empêcher de songer qu'elle était, elle aussi, minuscule.

L'histoire commence donc au début du siècle à Sarajevo, cuvette bosniaque où quatre religions cohabitaient dans la paix, mais sans aucun mélange : les musulmans, les juifs, les catholiques et les orthodoxes.

¹ En Grec - 1999 Editions Nissides GR 37003 Ile de Skopelos Tél. 0424-23277 031-263303.

² Ces événements sont connus des spécialistes mais on les retrouve peu dans les mémoires : les combattants contre l'occupation nazie étaient essentiellement les communistes de l'ELAS qui, la guerre terminée enchaînant bientôt sur une guerre civile, vit ces combattants devenir des "ennemis". Comme le personnel politique restait - sous protection britannique - ce qu'il fut sous l'occupation, la Grèce ne connut jamais d'épuration et les communistes furent pourchassés, emprisonnés, déportés dans les îles ou s'enfuirent par le nord en Yougoslavie et en Union Soviétique.

Quelques rares juifs déportés en Allemagne et revenus par miracle se retrouvèrent, à cause des mêmes convictions, dans le même cas de figure. Peu en parlèrent. Entretiens, Bourla avait émis...

NDLR

* Article parvenu en anglais et traduit par la Rédaction.

³ Traduit du Serbe par Dejean Babic. 2000. L'Âge d'Homme à Lausanne. 470 pages.

¹ Terme péjoratif employé par les Sépharades.

Les filles Salom sont les premières à transgresser la loi en s'unissant avec des non-juifs. Pas Buka, l'aînée, mais son mari devient fou et quitte la scène en lui laissant deux fils. Nina tombe amoureuse d'Ignjo, un Serbe de Bosnie Herzégovine, qui préfère se blesser volontairement que de se battre avec les Autrichiens contre les Serbes pendant la première guerre mondiale. Nina se convertit à la religion ortho-

doxe pour épouser son cher buveur, noceur, mutilé... et amoureux. "Papa Léon fut exclu du milieu juif et on lui interdit de se rendre à la synagogue", dit l'auteur. Mais la joie de vivre revient dans la maison Salom, car Nina est heureuse...

C'est au tour de Blanki de tomber follement amoureuse de Marko Korak, journaliste de talent, Serbe orthodoxe. Leur amour, contrarié à la fois par la famille Salom et la famille de Marko, survit difficilement au milieu des pressions qui s'exercent. Mais mêmes séparés, Marko et Blanki, qui se sont peu à peu résignés à ne

pas se marier, parviennent à rester fidèles l'un à l'autre. Ils finissent par avoir une liaison, puis vivre ensemble, et finalement convoler... Ce sont deux âmes pures, courageuses et généreuses : les parents de l'auteur.

Klara, elle, se convertit au catholicisme pour épouser Ivo, un Croate de Zagreb. Elle veut quitter les Balkans pour aller en Europe occidentale, voyager, s'ouvrir à la vie et au monde. Ce qu'elle fera, mais sans mari, avec un fils et une fille, travaillant pour vivre, tandis qu'Ivo mènera la belle vie en France ou en Italie.

Riki, grâce aux sacrifices financiers de toutes (Blanki doit renoncer à l'école) est envoyée à Vienne pour apprendre le ballet. Ambitieuse et talentueuse, elle devient la coqueluche de Belgrade, une "grande ville" où l'on peut vivre presque librement entre les deux guerres, à la différence de Sarajevo où tout le monde sait tout sur tout le monde (et Nina n'est pas en reste côté ragots !). Riki a une liaison avec un dramaturge serbe marié, qui ne trouvera jamais le courage de divorcer pour elle.

On pourrait se croire dans une version bosniaque de "Orgueil et préjugés" de Jane Austen, sans le *ladino* des sœurs Salom et la cuisine de maman Esther. La vie quotidienne, dans les années vingt et trente, semble un peu plus "occidentale" qu'à Istanbul ou Salonique. On retrouve l'influence de Vienne, si importante dans l'œuvre d'Elias Canetti, une ouverture d'esprit et une modernité plus grandes, semble-t-il, mais sans

doute faudrait-il nuancer, qu'au sein de l'ex-Empire ottoman.

Mais le vrai bouleversement, celui qui rendra cette histoire comparable à nulle autre, est bien entendu la seconde guerre mondiale.

En avril 1941, les troupes allemandes entrent dans Belgrade. Riki s'enfuit à Sarajevo, où vivent ses sœurs. Une maladie des os la rend partiellement invalide. Nina et Klara, qui sont converties, se croient encore à l'abri. Marko obtient de faux papiers pour Blanki. Les Oustachi croates s'en prennent aux Serbes, et emprisonnent Marko. Blanki arrive à le faire libérer et ils s'enfuient à Belgrade.

Isaac, l'Athlète, a trouvé en la personne d'une juive polonaise la femme de sa vie et la colonne vertébrale qui lui manquait. Par son union avec une *hachparoch*¹, il est, lui aussi, exclu de la communauté sépharade de Sarajevo ! Vivant à Zagreb, ils fuient dans la montagne où les Oustachi continuent de piller, d'égorger et voler... et décident de retourner en Croatie. L'Athlète y deviendra paysan, sa véritable vocation... !

Klara et ses enfants, après avoir été à Paris, Milan, et Zagreb, partent à nouveau, pour Venise cette fois.

Riki rentre à Belgrade occupée par les Allemands. Elle risque d'être déportée d'un moment à l'autre. Marko l'aide à trouver refuge dans la campagne serbe, chez des paysans illettrés : elle passera quatre ans dans des conditions moyenâgeuses, mais survivra.

Blanki vit à Belgrade avec Marko, sous la menace permanente d'une dénonciation, qui pourrait bien venir de la propre famille de Marko... Enceinte, elle se cache, déménage, se cache encore, sous la constante protection de son mari, qui résiste à l'occupant.

En octobre 1944, les Russes chassent les Allemands de Belgrade. La guerre est finie. Riki peut revenir à la civilisation. Klara part pour les USA, sa fille épouse un Italien. Elias, le plus jeune frère des cinq sœurs émigre en Israël. Nina n'a jamais quitté Sarajevo.

Riki vit à présent à Belgrade avec Blanki, Marko et la petite Véra (futur auteur du livre). Elle se rend avec sa sœur sur la tombe de Buka, morte pendant la guerre sans savoir que ses deux fils ont été déportés.

C'est un récit émouvant, à mon sens plus emblématique de l'éclatement d'une famille juive que d'une véritable tradition sépharade, à moins que la tradition sépharade ne passe, bon gré, mal gré, par ces mariages mixtes que d'aucuns décrient, et que d'autres considèrent comme une condition de survie... □

Brigitte Peskine

* La pierre (qui t'atteint) ne vient jamais de loin.

*De serka vyene la pyedra**

Renée Levine Melammed

HERETICS OR DAUGHTERS OF ISRAEL?

THE CRYPTO-JEWISH WOMEN OF CASTILE¹

Ce livre couvre une soixantaine de procès de l'Inquisition, des procès de femmes accusées de judaïser par le tribunal de l'Inquisition de Tolède, de 1453 à 1591. Cette étude concerne donc des femmes converties en 1492 et d'autres, descendantes de convertis.

Melammed ne partage pas, semble-t-il, l'opinion de Benzion Netanyahu et d'autres historiens qui soutiennent que l'Inquisition attaquait les nouveaux chrétiens sur des bases racistes, sociales ou économiques, et qui affirment que, à l'exception d'un petit nombre de cas, l'accusation de judaïser était sans fondement. Melammed, lui, conclut que même si ces femmes avaient réussi à prouver leur innocence, il y aurait eu assez de preuves pour démontrer que les accusées étaient vraiment des "filles d'Israël" qui utilisaient leur ruse féminine pour corrompre l'Eglise et l'Inquisition.

Etant donné que l'Inquisition visait aussi bien les femmes que les hommes, il est donc possible d'étudier le sort des femmes en particulier, et l'Inquisition comme un exemple supplémentaire de l'histoire de l'oppression de la femme par l'homme. L'Inquisition était en effet une institution composée uniquement d'hommes. Il n'y avait pas de femmes dans le personnel des prisons *incommunicado* (secrètes) dans lesquelles femmes et hommes restaient emmurés pendant des mois et même des années. Les femmes se voyaient interdire la compagnie d'autres femmes auxquelles elles auraient pu parler de choses intimes ou de leurs enfants et de leur mari dont elles étaient cruellement séparées. De plus, il semblerait qu'aucune considération de modestie féminine n'ait été envisagée quand des femmes étaient torturées et forcées à avouer.

Les femmes crypto-juives faisaient l'objet d'une attention particulière de la part de l'Inquisition. Comme l'auteur l'indique, les hommes une fois baptisés étaient privés du milieu social public dans lequel ils avaient une place en tant que juifs. Les femmes, elles, étaient celles qui préparaient le foyer pour l'entrée du *Shabbat*. Elles devaient veiller à ce que la maison soit nettoyée, les lampes astiquées et les mèches des lampes remplacées et à ce que ces mèches brûlent le plus longtemps possible. Avant *Shabbat*, les femmes cuisinaient à l'avance, préparant l'adefina, ce ragoût qu'on gardait au chaud toute la durée de *Shabbat*, elles jetaient un morceau de pâte dans le feu en préparant la *hallah* et elles faisaient en sorte que toute la maisonnée porte des vêtements propres. Elles cuisaient au four de la *matza* pour la Pâque juive, elles s'occupaient des gens en deuil pendant les sept jours de *shiv'a* et elles pleuraient fort aux enterrements. Et naturellement, c'était le rôle des femmes de faire la cuisine ou du moins de surveiller la cuisine.

Il est assez étonnant de constater que malgré l'expulsion des juifs espagnols de 1492 et l'impossibilité d'acheter de la viande abattue rituellement selon la loi juive, les crypto-juifs s'efforçaient de préparer leur viande comme si elle avait été abattue "à la juive", la rendant cachère en enlevant le nerf sciatique, le gras de l'abdomen et le sang. On pouvait naturellement tuer les volailles chez soi, en leur coupant le cou. Notons que le mot *ahogar* qui désigne la méthode non-juive de tuer les volailles, signifie plutôt "tordre le cou", étouffer, que noyer comme l'écrit l'auteur.

Toutes les raisons mentionnées ci-dessus prédisposaient les femmes à être les victimes des témoignages vrais ou faux de leurs servantes et de ceux de voisins malveillants.

Melammed attache un intérêt particulier à la procédure juridique du tribunal de l'Inquisition concernant les *tachas*, les noms des ennemis que la victime et ses témoins fournissaient au tribunal, et dont le tribunal était censé ignorer le témoignage.

Malheureusement pour les victimes, ce système ne fonctionna pas dans le cas, par exemple, de María López et de sa fille Isabel qui, le 30 novembre 1518, furent brûlées vives sur un bûcher pour avoir judaïsé.

Quiconque, intéressé par les détails de l'instruction de ces cas menée par le procureur de l'Inquisition, et par la façon dont les inquisiteurs traitaient les *tachas*, appréciera beaucoup ce chapitre bien que l'auteur de cet article le trouve quelque peu répétitif et obscur. Les femmes López nommèrent près de 150 personnes, qui, soutinèrent-elles, leur étaient hostiles dans la ville de Cogolludo.

María et Isabel López furent néanmoins brûlées sur un bûcher en 1518. Pedro de Villareal, le père de María, un collecteur d'impôts qui avait beaucoup d'ennemis, fut exécuté en 1519 après avoir perdu femme et fille. Il avoua avoir judaïsé mais ces procès nous font nous demander si, après tout, Benzion Netanyahu et confrères n'ont pas tort.

Les accusations et les preuves ne sont pas du tout convaincantes et on peut bien supposer que la famille López Villareal ait judaïsé un peu, occasionnellement, alors qu'elle vivait le reste du temps une vie tout à fait chrétienne.

Un autre cas cité est celui de la sage-femme, nouvelle chétienne, Beatriz Rodríguez de Santa Olalla qui fut poursuivie pendant des décennies par l'Inquisition. Des remarques datant de 1514 furent notées et utilisées à nouveau contre elle des années plus tard, en 1536. Ce cas présente un intérêt spécifiquement féministe mais pourtant Melammed nous explique la méfiance particulière qu'une sage-femme nouvelle chrétienne comme Beatriz pouvait susciter du fait de sa responsabilité à administrer le baptême au cas où le bébé serait sur le point de mourir.

En 1550, quand Beatriz fut jugée, on la soupçonnait d'avoir faussement affirmé avoir baptisé un nouveau-né que les parents n'avaient pas tout de suite amené à l'église. Dans ce cas aussi les preuves ne sont pas convaincantes bien que

¹ En anglais - 1999
Hérétiques ou filles
d'Israël ?
Les femmes crypto-juives
de Castille
Oxford University Press
New York - USA
174 pages, Appendices,
notes, bibliographie,
index.
Article primitivement
paru dans
la LS américaine n°4.

Beatriz ait avoué son judaïsme secret.

Melammed décrit au début de son livre des cas de messianisme visionnaire. Maria Gómez de Chillón et Inés de Herrera, quelques femmes et un homme aussi avaient annoncé la fin imminente de la captivité et le départ des juifs pour la Terre Promise, avec à leur tête le prophète Elie. Une telle attitude était intolérable pour l'Inquisition, qui sévit rudement.

La fin du livre comprend un chapitre sur les procès d'un grand nombre de judaïsants à Alcázar de Consuegra - maintenant Alcázar de San Juan - à la fin du XVI^e siècle et montre que le style des procès et les aveux ressemblaient beaucoup à ceux des juifs portugais du XVII^e et XVIII^e siècles, avec peu de *tachas* mais de longues confessions mettant en cause d'autres crypto-juifs et ce faisant, fournissant beaucoup de détails sur la vie crypto-juive qui était loin d'être moribonde.

L'ouvrage de Renée Levine Melammed est érudit avec des références complètes et des notes. C'est une contribution de qualité à une littérature en pleine expansion basée sur des études fouillées des procès de l'Inquisition. □

Michael Alpert *

* Article rédigé en anglais et traduit par Rosine Nussenblatt.

Rafaël FREZIS

LA PRESSE JUIVE EN GRÈCE¹

Rafaël Frézis que nous connaissons pour avoir publié un ouvrage fort bien documenté sur la communauté juive de Volos entreprend avec ce second travail d'importance de nous présenter, œuvre ambitieuse s'il en est, la presse juive en Grèce en langues judéo-espagnole, française et grecque. Certes cet ouvrage volumineux et dense de plus de 500 pages renferme bien plus que le sujet promis par le titre. En fait la question de la presse juive de Grèce est abordée des pages 90 à 344 tandis que le reste de l'ouvrage traite de l'imprimerie juive, des éditions les plus fameuses, de la presse juive dans le monde, de la présence des Juifs et de l'histoire abrégée des communautés en Grèce.

Les autres thèmes ayant été abordés à plusieurs reprises par R. Frézis lui-même mais aussi par nombre d'auteurs, nous ne nous intéresserons ici qu'à la partie spécifiquement consacrée à la presse juive de Grèce.

Il faut constater comme d'autres l'ont déjà dit que Rafaël Frézis a les talents d'une "abeille ouvrière", tant par l'obstination qu'il met à collecter ses informations multiples et étendues, qu'à la patience qu'il prend à nous les restituer avec minutie et abondance de détails.

Le premier mérite de ce travail est de faire apparaître la richesse de la presse juive en Grèce jusqu'à la seconde guerre mondiale. Évidemment Salonique est la ville dans laquelle cette presse, essentiellement en judéo-espagnol

et en français, s'est développée avec le plus de vigueur. Nous apprenons ainsi que le premier journal juif de Salonique imprimé en écriture Rachi fut *El Lunar* (1865). L'initiative de cette publication revient au rabbin Juda Nehama (1826 - 1899) qui collabora à la création de l'école de l'Alliance. *El Lunar* était imprimé chez Saadi Alevy-Askenazi. Il s'agissait d'un mensuel de 38 pages. Voilà un bref échantillon de ce que l'on peut apprendre de la lecture de l'ouvrage de R. Frézis. En fait chaque page de son livre fourmille d'une multitude de détails non seulement sur les "feuilles" elles-mêmes mais sur leurs rédacteurs, sur les imprimeurs et sur leurs articles. Et cette érudition qui nous rappelle l'existence de journaux saloniciens tels que *Selanik*, *La Epoka*, *El Avenir* etc. s'étend à tout le reste de la Grèce : Corfou avec, entre autres, *La famiglia Israelitica* (1864) de Joseph Nahamoulis, Athènes avec *La Revue Israélite* (en grec) (1912) de Moïse Haïmis, Trikala, Larissa et Volos avec *Israïl* (1917) organe de l'Association Sioniste de ces villes et jusqu'à ces dernières années avec la revue du Conseil Israélite Central, *Kronica*.

L'énumération des multiples publications juives de Grèce que le travail de R. Frézis sauve pour nombre d'entre elles de l'oubli, s'accompagne de commentaires, d'analyses et de références qui en font un nouvel élément indispensable à la connaissance du judaïsme grec. L'ouvrage est, comme le livre précédent de R. Frézis, abondamment illustré. Le seul reproche que l'on puisse faire à cette somme de connaissances c'est l'absence de structuration dans la présentation des données qui en rend la consultation un peu difficile. Heureusement un index des noms de la plupart des publications a été dressé à la fin de l'ouvrage qui facilite toute recherche. □

Bernard Pierron

"NOUS SOMMES 900 FRANÇAIS" TOMES II ET III²

Qui aurait dit, lorsque fut publié le premier volume de cette pieuse œuvre collective, que les auteurs trouveraient assez de matière pour éditer, moins de deux ans après, deux nouveaux volumes considérables ?

Il s'agit, rappelons-le, du sort de ce convoi 73 composé de 878 hommes, ayant quitté Drancy le 15 mai 1944 à destination, croyait-on d'Auschwitz, mais qui se sont retrouvés partiellement à Kauna, partiellement à Reval.

Quelques survivants s'étaient mis en tête de se rassembler d'abord, de se dénombrer, et d'honorer les disparus par des monographies réunissant autant de documents, photos etc. que possible.

Ce fut l'objet du premier livre, dont il fut

¹ 1999
Communauté israélite
de Volos.

² 2000
chez Eve Line Blum
26 chemin du Grand
Buisson
25000 Besançon.
Tél 03 81 80 83 07
Fax 03 81 53 36 94.
blume@essec.fr
728 pages en tout.
174,50 F port compris.

Nous avons fait observer aux responsables, lors de la parution du premier volume que, si l'expression "Nous sommes 900 Français" reproduisait un graffiti relevé sur un mur de prison, une plus juste définition aurait été : "Nous sommes 900 juifs de toutes nationalités venus de France", ce qui est cette fois signalé en page de garde.

rendu compte dans la LS 31 de septembre 99.

Si rapidement après, le collectif entraîné par le dynamisme et la motivation de Louise Cohen et d'Eve Line Blum fait paraître deux nouveaux volumes : étude d'archives, troisième voyage sur place du 29 mai au 1er juin 2000 avec de nouveaux participants. Certains n'ont encore pu se résoudre à entreprendre ce difficile voyage, d'autres en ont éprouvé le besoin insistant.

Quelques remarques en passant, qui font mal, mais qu'il ne faut pas taire. Le rapport du docteur J. de Morsier, de la Croix-Rouge internationale à Genève, établi après une visite au camp de Drancy le 10 mai 1944, notant que "l'hygiène du camp est excellente [...] qu'on n'y décèle pas de maladies graves [...] qu'il va sans dire que le camp possède des salons de coiffure, un théâtre [...] et que les internés s'adonnent à la musique."

Vous imaginez la description d'un camp de vacances ? Non, c'est Drancy et les quelques rescapés apprécieront...

Les deux tiers de ces deux volumes, comme la première fois, sont consacrés à des monographies, aussi substantielles - avec ou sans photos de familles, copies de diplômes, correspondances - que les responsables ont pu réunir à force de persévérance.

Un modèle de piété. □

Jean Carasso

REINE AKRICHE

PROVERBES JUDEO ESPAGNOLS¹

La Lettre Sépharade a toujours attaché une grande importance aux *proverbos*, *refranes i ditchas*, d'abord en rendant compte des publications portant sur ce thème (voir LS 9 et 11) et en publiant très régulièrement au moins un proverbe par numéro.

Après *Refranes de los judíos sefardies*, de Enrique Saporta i Beja, Madrid 1957, le *Refranero* de Raphael Benazeraf, Paris 1978 et *Erensya sefaradi (proverbos i ditchas)* de Klara Perahya, Suzi de Toledo, Suzi Danon et Fani Ender, Istanbul 1994, Reine Akriche nous offre un bouquet de 264 proverbes judéo-espagnols accompagnés d'une traduction littérale et d'un essai d'interprétation avec quelquefois l'équivalent français. Reine Akriche est originaire d'Oran où elle a recueilli de la bouche de sa grand mère Beïda Levy, venue de Tétouan - la "Jérusalem du Maroc" - ce trésor de sagesse populaire et de tradition juive.

On se souviendra que le judéo-espagnol des juifs du Nord du Maroc (*Haketia*) leur vient de leurs ancêtres expulsés d'Espagne en 1492 et conservé pieusement avec un apport linguistique moderne dû aux expéditions coloniales espagnoles au Maroc de 1860. Cette langue délicate nous offre de précieux renseignements sur son état en 1492 et sur les apports successifs. Les amateurs pourront compléter leur connaissance en consultant l'ouvrage de Paul Benichou,

Romancero judeo-español, Editorial Gredos, Madrid.

Ces proverbes émerveilleront le lecteur par leur profondeur et leur vérité.

Prenons quelques exemples :

47• *Dame un grano de mazal y tirame a fondinas del mar*

Donne moi une parcelle, un grain de chance (le *mazal* vient de l'hébreu, il a une importance considérable dans nos vies...) et jette moi au fond de la mer (je m'en tirerai toujours).

62• *Donde fueres, has como vieres*

Où tu iras, fais ce que tu verras ; il faut s'adapter aux coutumes du pays où l'on vit.

132• *Lo quiero, no lo quiero, echame lo en el saco*

J'en veux, j'en veux pas, mets le moi dans le sac (se dit de celui qui refuse hypocritement).

137• *Mal tenga quien diga mal de mi, y màs mal tenga, quien me lo venga a decir*

Malheur à celui qui dira du mal de moi et plus encore à celui qui viendra me le dire (à celle, celui qui me le répétera).

167• *No hay sabado sin sol, vieja sin dolor ni moza sin amor*

Il n'y a pas de samedi sans soleil, de vieille femme sans douleur ni de jeune fille sans amour.

215• *Rabbi sabis melder? no, raftar*

Rabi savez vous lire ? non, je sais critiquer (se dit de celui qui critique à tort et à travers sans savoir).

237• *Siempre seamos de los que dieren*

Souhaitons de toujours faire partie de ceux qui donnent (souhaitons avoir les moyens de faire le bien autour de nous).

256• *Un dia màs, un saber màs*

Un jour de plus, un enseignement de plus (on apprend chaque jour).

263• *Ves a freir monas en tierra moruna*

Va faire frire des *mounas* en terre arabe (*mounas*, sorte de brioches très prisées par les espagnols du Levant). Va au diable.

Ces quelques exemples caractéristiques suffiront au lecteur pour avoir le désir de se procurer ce livre de mémoire sur cette intéressante communauté de Tétouan aujourd'hui dispersée aux quatre coins de la planète mais toujours fidèle à ses racines hispaniques et dont l'attachement à la langue fait l'admiration espagnole.

Dans son introduction l'éditeur, Christian Nicaise, semble regretter que Reine Akriche n'ait pas eu le temps de procéder à l'enregistrement de la voix de sa grand-mère. Qu'importe, au lieu d'une froide étude ethnographique nous avons avec ce recueil une tranche de vie authentique et chaleureuse que le lecteur, originaire d'Oran, de Tétouan ou d'ailleurs aura plaisir à retrouver. □

Charles Leselbaum

¹ 1999 - Editions l'Instant Perpétuel
135 bd de l'Yser
76000 Rouen.
24 pages.

Gonzalo Santoja,

A LA LUMBRE DEL DÍA NOTAS Y REFLEXIONES SOBRE LA LENGUA Y LA LITERATURA DE LOS SEFARDIES¹

¹ En Espagnol. 2000.À la lumière du jour:
Notes et réflexions sur
la langue et la littérature
des Sépharades.Ayuntamiento de Ávila.
54 pages de petit format.

En complément à la belle exposition *500 años de libros en Ladino* présentée à Ávila et dont nous avons offert le compte rendu dans la LS 36 en page 4, la municipalité de cette ville a édité un petit volume fort bien présenté de Gonzalo Santoja, professeur de littérature espagnole de l'Université Complutense de Madrid.

Cinquante pages de bonheur pour le lecteur avisé qui dans un format presque de poche trouvera matière à réflexion sur la langue de *los muestros* et sa littérature. Trois articles concis mais denses retracent la vie des communautés espagnoles et leur expulsion mais cette diaspora détient un trésor : sa langue : *la lengua, esa realidad de sueños y silabas que forja conciencias y acuna personalidades, gracias a la cual los seres humanos se reconocen.*

Santoja formule au passage quelques fines remarques sur les conditions de survie du castillan dans tel ou tel pays d'accueil, survie d'autant plus difficile que la langue parlée localement (italien, provençal...) était plus proche dudit castillan et que l'assimilation des locuteurs était plus facile. C'est tout naturellement dans

l'Empire ottoman et aux Pays-Bas que la langue s'est le mieux maintenue, pour des raisons inverses !

Puis l'auteur présente un panorama complet de la littérature séfardite - mentionnant la Bible de Ferrare au passage - depuis la *Certeza del camino* d'Abraham Pereira de 1666 jusqu'aux poètes saloniciens du XIXe siècle, Abraham Toledo et Jacob Abraham Yona, en insistant sur les formes traditionnelles de la *copla* et du *romancero*.

Etudiant un *romance* par exemple, l'auteur nous en offre une version léonnaise, une version ségovienne et une sépharade ! Quelle méticulosité de méthode !

Au XXe siècle de nombreux auteurs se sont posé la question de savoir si le judéo-espagnol était une cause perdue. Pour Gonzalo Santoja comme pour nos lecteurs la cause est bien entendue... Il conclut ainsi.

En cualquier caso ahí está la historia de su prodigio: por qué un judío descendiente de italianos o de polacos o de argentinos al cabo de un par de generaciones se reclamó italiano, polaco o argentino mientras quienes procedían del tronco hispano insistieron e insisten en proclamarse sefardies a traves de los siglos y por encima de los desastres.

Une bibliographie à jour complète ce beau petit livre. □

Charles Leselbaum

Revue

² Spiros P. GaoutsisΧρονικά - Cronica, Revue
de judaïsme grec, odos
Voulis 36
GR 105 57 Athènes.

■ Cronica 169²

La situation de l'enseignement primaire à Corfou durant la période de l'entre-deux guerres

L'histoire de la communauté juive de Corfou, en particulier au siècle dernier, nous est relativement bien connue. La création d'une école juive à Corfou-Ville atteste l'importance de cette communauté qui joua un rôle indéniable dans la vie municipale et fut l'objet de mouvements antisémites largement étudiés. S. Gaoutsis avec cette étude sur l'enseignement primaire fournit de nouveaux éléments sur la démographie, le niveau de l'éducation et la vie professionnelle et sociale d'une communauté qui aujourd'hui se réduit à quelques membres.

Depuis le XIIIe siècle nous savons que Corfou était un centre d'étude des textes religieux qui constituaient l'essentiel de l'enseignement traditionnel dans les communautés juives. Nombre de rabbins fameux ont enseigné à Corfou du XVIe au XIXe siècle. Notons également qu'avec la création de l'Académie Ionienne, au début du XIXe siècle, fut instituée une chaire de langue hébraïque. Mais c'est dans les procès-verbaux de la Municipalité qu'apparaît en 1824 la mention de

l'école juive dite *Talmud-Tora* financée par un legs d'un montant de 359,45 drachmes. En 1909 le Grand Rabbin Gustavo Calo participe à une manifestation qui a lieu pour *Hanuka* et dont les profits seront consacrés à l'entretien de l'école communautaire. En 1914 est envisagée la création d'une maternelle israélienne. Le successeur de Gustavo Calo, le rabbin Abraham Sofer Shreiber (1897-1982) institua selon le journal *Kerkyra* du 14 novembre 1915 une école du soir pour enseigner aux enfants pauvres le grec, l'italien et l'hébreu ainsi qu'une école de rabbins. Vers cette époque, nous apprenons que le nombre d'enfants juifs scolarisés est de 230.

Afin d'étayer concrètement cette synopsis de la scolarisation de la population juive de Corfou S. Gaoutsis fournit le nombre d'enfants scolarisés, année après année de 1900 à 1929 puis à partir de l'année 1929-1930 des tableaux présentant le nom, prénom, classe et prénom du père de chaque élève juif. Pour 1936 et 1937 il nous offre le nom, prénom, prénom du père, prénom de la mère, prénom du grand père paternel et profession du père de chaque nouveau-né. Chaque tableau est accompagné de notes mettant en valeur les caractéristiques de l'année en question. L'année 1943-1944 est particulière puisqu'il s'agit de la dernière année de fonctionnement de

l'école juive. Les élèves et leurs familles seront arrêtés et déportés par les nazis avant les examens. Il est inutile de souligner l'intérêt des listes et informations fournies par cet article du point de vue, entre autres, de l'anthroponymie et des catégories professionnelles. A ces données s'ajoutent le compte rendu d'une inspection réalisée le 29 mai 1940 dans la cinquième Ecole Publique de la communauté. Les résultats de cette inspection sont plutôt navrants : nous apprenons que l'école se trouve "dans le secteur sale et dépourvu d'hygiène du quartier israélite." Elle est humide, privée de lumière. Le matériel à disposition est ancien, la bibliothèque assez pauvre et il n'y a pas de cour de récréation en raison de l'exiguïté des lieux ; quant au réfectoire où sont nourris une cinquantaine d'enfants de familles indigentes, il fonctionne grâce à la participation de membres de la communauté et se

caractérise par sa malpropreté. Les instituteurs sont tous israélites et autochtones. Leur langue maternelle est le dialecte italo-espagnol. Les conclusions très négatives de ce tableau sont que les conditions d'enseignement dans cette école israélite sont particulièrement déplorable. L'inspecteur Papaioannou après la visite d'une maternelle, le même jour, en arrive à des conclusions identiques pour ce second établissement. Ces informations sont complétées par l'analyse des capacités des enseignants et l'opinion de l'inspecteur quant à leur valeur.

S. Gaoutsis dissèque ainsi, grâce aux rapports d'inspection, l'évolution de l'enseignement juif à Corfou jusqu'en 1944. Après la guerre l'ancien bâtiment de l'école juive est dans un état de grand délabrement. Elle ne rouvrira jamais ses portes. □

Bernard Pierron

Gastronomie

A. Rivka Cohen

LES BONHEURS DE MA CUISINE JUIVE DANS LA TRADITION SÉPHARADE¹

Rivka Cohen, auteur de "Mon enfance sépharade" (1996 l'Harmattan), nous offre aujourd'hui un livre de cuisine judéo-espagnole. Encore un livre de cuisine me direz-vous ! Encore un qui va encombrer étagère ou bibliothèque. C'est justement ce que nous dit notre cuisinière dans son avant-propos pour expliquer le pourquoi de ce volume.

A sa suite, car vous aurez compris que j'ai été convaincue, j'ajouterai ceci : dans les civilisations de tradition orale, chaque marabout, chaque chaman qui meurt est une bibliothèque qui disparaît. Dans notre culture écrite, la tradition culinaire qui, transmise de bouche de mère, grand-mère et tante, à oreilles et mains de fille, petite-fille et nièce, se trouve ensuite transcrite sur le papier, c'est alors que notre bibliothèque ne disparaît pas et reste vivante pour tous ceux qui n'ont pas vu faire l'un la maman l'autre la *tia* ou la *nona*. Car chaque cuisinière nous raconte sa recette avec son tour de main. Les *borekitas* d'Esther ne sont pas celles de Méri ni celle de Rivka, parce que Rivka n'est pas Méri et Méri n'est pas Esther... Et pourtant les *borekitas* sont tout à la fois celles de Rivka, de Méri et d'Esther parce que chacune nous les montre sous une facette, une saveur, un parfum différent.

Je ne connais pas tous les livres de cuisine judéo-espagnole. J'ai quelques "grands classiques" comme celui de Méri Badi ; d'Esther Benbassa et celui de Martine Chiche-Yana (la table juive I et II); le livre de R. Cohen sera au nombre de ceux-ci.

Ses ancêtres s'étant installés en Belgique, Rivka Cohen nous montre la facette bruxelloise de notre cuisine orientale, comme la recette des *Witloofs*.² Mais chacun trouvera le mets qui lui est cher au cœur et au palais, qui l'*apio*, qui les *filas*, qui le *charupe blanco*.

Elle nous rappelle aussi que la cuisine judéo-espagnole est espagnole mais aussi juive c'est-à-dire s'inscrivant au sein d'une pensée religieuse. La préparation des plats, le type de plat ont une valeur symbolique. Il y a une pensée de l'alimentation. L'œuvre du rabbin Yosef Caro au XVI^e siècle relative aux lois alimentaires, de la vie quotidienne et des fêtes, ne s'appelle-t-elle pas "La table dressée", le *Shulhan Arukh* ? C'est pourquoi R. Cohen nous donne en début d'ouvrage des explications claires et simples sur le Sépharade et la *cachrouit*. Dans la deuxième partie du livre, pour les neuf fêtes du calendrier, plus le *chabbat*, elle nous rédige un commentaire relatif à ces fêtes et rapporte des recettes de plats plus spécifiques réalisés pour ces occasions. Les références au texte de la Bible sont précises permettant à celui qui le désire de s'y reporter, de les retrouver.

La transmission, la tradition, la mémoire ne sont pas seulement dans les recettes en elles-mêmes, que depuis le XV^e siècle et du Ponant à l'Occident, nous avons refaites et regoûtées, mais aussi dans la manière d'évoquer ces mets... Dans cette évocation, R. Cohen, en écrivain, utilise une langue riche et poétique, qui nous rend visibles ces tables familiales, la langue française mais aussi le judéo-espagnol avec ses poèmes, ses prières, ses proverbes. Ces *refrains* qui truffaient les conversations des repas de notre enfance dont nous ne saisissons pas alors tout le sens mais dont nous portons la nostalgie dans nos papilles gustatives.³

Moïse Rahmani, notre ami et confrère de *Los Muestras* à Bruxelles, introduit le livre. □

Jacqueline Baran

¹ 2000 Edisud.
240 pages. Illustrations

² Vous pouvez aussi lire "chicots" ou "endives" si ces termes vous sont plus familiers...
NDLR

³ Les illustrations de Fortunée Cohen agrémentent délicatement le texte.

Musique

Marlène Samoun

NOTCHES, NOTCHES, CHANT JUDÉO-ESPAGNOL VIVANT¹

*
¹ 2000
Co-production
La L.S. et Toupim.
Contact :
Tél. 06 82 11 88 29
ou à La Lettre Sépharade.
Distribution par
Ness-Music chez tous
les disquaires.

Javais vu Marlène Samoun il y a quelques années sur une scène de salle des fêtes parisienne. J'avais tout de suite aimé, moi qui déteste les ghettos de toutes sortes : ça *swingait*, les musiciens n'étaient pas là que pour accompagner, mais partenaires à part entière; judéo-espagnol, yiddich se mélangeaient allègrement.

N'en doutons pas, la musique judéo-espagnole est en train de sortir de son écrin de belle endormie. Elle est en passe de devenir une de ces "musique du monde", "musique ethnique" dont Paris est devenue la capitale mondiale, car creuset incontestable, lieu de rencontre privilégié des musiciens de tous genres et de tous pays. Et c'est tant mieux : il faut savoir surfer sur la vague.

Le dernier disque de Marlène devrait lui permettre de le faire.

En effet, la plupart des chansons de ce disque dont nous, "la jeune génération", finissons par connaître au moins le refrain, se trouve - chacune personnalisée - prendre un caractère bien défini, tant par le sujet (les paroles) que par les arrangements musicaux d'une grande richesse et l'utilisation mesurée et intelligente des instruments de musique.

Même l'accordéon et le piano trouvent leur place et donnent ce "je ne sais quoi" de singulier, de particulier à la chanson qu'ils accompagnent. Pourtant ni cordes, ni percussions ni instruments à vent, ils pourraient sembler anachroniques dans cette tradition musicale.

Mais c'est là où justement intervient le coup de baguette magique que Marlène et ses musiciens donnent à certaines de ces mélodies tant connues, qui reçoivent un vrai "coup de jeune". C'est une nécessité absolue, si ce répertoire, ce patrimoine musical d'une si grande richesse veut devenir accessible, être connu du plus grand nombre, judéo-espagnols ou non, juifs ou non-juifs, et attirer les générations montantes. La touche personnelle de Marlène est dans cet esprit là, et c'est un vrai plaisir.

Quelques exemples :

- *Avre tu puerta serrada.*

L'arrangement musical, la percussion discrète mais presque sud-américaine, la voix de Marlène qui s'aventure dans des phrasés mélodiques mi-jazzy mi-yiddich, qui reconnaîtrait ses classiques ?

- *Adiyo kerida.*

Peut-être la plus connue, la plus chantée des complaints traditionnelles devient un cri

nostalgique et déchirant auquel l'accordéon en arrière-plan apporte une dimension tragique et inquiétante. Marlène nous donne à voir une chanson, et pas seulement à entendre une histoire et des notes.

- *La komida de la manyana.*

Là, au milieu d'un rythme bien méditerranéen qui vous donne envie de bouger tout votre corps, tout à coup quelques notes de clarinette vous arrêtent dans votre élan et vous emportent vers d'autres horizons, plus brumeux, plus lointains. Klezmer, vous avez dit "klezmer" ? Mais le rythme revient : ce n'était qu'un "coup de blues" de la *madre* dont il est question dans la chanson.

- *Las senyas del soldado muerto.*

Monsieur le Président
je vous fais une lettre
que vous lirez peut-être
si vous avez le temps...

Boris Vian

A l'époque, on ne leur demandait pas leur avis, aux soldats, et le piano avec sa basse implacable est là pour nous le rappeler. Avec cet arrangement pianistique d'une grande simplicité, d'une grande modernité, Marlène nous donne à entendre l'horreur de toute guerre.

- *Simhat Tora.*

Dans cette composition moderne de Flory Jagoda,² Marlène laisse éclater la joie autour de la naissance, sur des rythmes en contrepoint qui nous rappellent que les Balkans ont été le point de rencontre des rythmes sépharades et achkénazes.

Bref, ce ne sont que quelques exemples. Mais dans ces chansons-là comme dans les autres, la voix de Marlène coule, limpide, s'appropriant les différents rythmes, les différentes tonalités, les différentes atmosphères.

Car c'est là où le charme opère, oui, il s'agit bien de chant judéo-espagnol mais qui, du détroit de Gibraltar aux rives de la Mer Noire, se pare de toutes les couleurs, de tous les rythmes, est multiple, est vivant.

Et là est le propos : si l'on veut que la musique judéo-espagnole vive, perdure, elle doit être en prise avec la réalité de ses contemporains. Celle-là est métissage, "fusion" (pour reprendre un terme musical) qui ne veut pas dire : perdre son âme, mais s'enrichir des différences de l'autre en apportant les siennes propres. C'est ainsi que le processus créatif s'opère et qui dit création, dit vie.

Je ne saurais trop vous recommander d'écouter Marlène et ses musiciens : c'est à consommer sans modération. □

Aline Carasso

*
² Qui emporta en 1946 aux USA dans sa tête et ses bagages le patrimoine sépharade des Balkans.

Liliana Treves Alcalay

MELODIE DI UN ESILIO¹

Chaque nouvelle production de Liliana Treves Alcalay retient l'attention, car sa démarche est toujours originale, aussi pertinemment pensée que soigneusement réalisée.

Cette fois-ci, elle reste dans la lignée de ses travaux antérieurs : livre + enregistrement chanté, sous-titrant son livre : *Percorso storico-musicale degli ebrei e marrani spagnoli*.*

Mais il s'agit d'abord d'une très sérieuse étude historique, analysant classiquement l'origine de l'implantation juive en Péninsule ibérique, la vie des juifs sur place, l'âge d'or de la co-habitation puis les causes lointaines des massacres de 1391, le difficile XIV^e siècle, l'expulsion et les directions de l'exode, méthodiquement, en Europe de l'Est, de l'Ouest et tout spécialement dans les diverses entités du territoire italien de l'époque.

Au milieu du XVI^e siècle, des émigrants arrivent du Portugal, en principe comme chrétiens, à Milan, à Ancône, à Ferrare, mais souvent dans un statut ambigu, précaire : le cardinal Caraffa devenu Paul IV leur retire subitement le 30 avril 1556 les "lettres de protection" dont ils bénéficiaient à Ancône.

Mais d'autres *conversos* étaient déjà arrivés du Portugal en Piémont au cours du siècle précédent.

Une curiosité qui mérite attention est que ces nouveaux arrivés rencontrent souvent plus d'hostilité dans leur vie quotidienne de la part des juifs sur place depuis toujours, que de leur voisinage chrétien. Cette difficulté tenait autant à des considérations de concurrence qu'à des raisons religieuses ("Peut-on vraiment les considérer comme des nôtres, ces arrivants dont les ancêtres ont abjuré le judaïsme il y a un siècle ?"). Ce phénomène n'a pas été observé à Livourne où n'existait pas de communauté juive préétablie. En 1572 arrivent aussi des juifs du Comtat Venaissin.

Liliana offre ensuite quelques observations très fines sur les pratiques religieuses des *conversos* à mesure que les temps et les générations passent et que l'enseignement des rabbins, la lecture des textes, s'estompent dans la nuit.

Le chapitre V traite du marranisme actuel ou récent au Portugal comme en Amérique du Sud avec une analyse des réminiscences (la bougie du vendredi soir, le repas du *Shabbat* etc.).

Les deux chapitres suivants : Musique sépharade (VI) et Musique marrane (VII) sont originaux, mettant bien en valeur la différence entre la culture orale transmise en pays tolérant (l'Empire ottoman) et en pays chrétien où le sens réel des paroles doit être dissimulé, ou multiple pour échapper à la vigilance de l'Inquisition.

Et la comparaison est édifiante, en vis à vis

de la version espagnole chrétienne - chantée par les marranes - et sépharade sans références chrétiennes : *Camina Don Buesco* en face de *Una tarde de verano*, ou *La vuelta del marido* face à *La ballada del soldado*.

Liliana traite ensuite des grandes catégories du répertoire bien étudiées entre autres par Armistead et Silvermann, puis J.Hassan et Elena Romero. On regrette au passage que tous les textes cités de divers chants ne le soient qu'en italien et pas en judéo-espagnol, contrairement à ce qui existe plus loin pour les pages de partitions, portant les textes dans les deux langues (et même en portugais à l'occasion).

Et il ne reste plus qu'à écouter.

Ce qui se dégage rapidement, comme toujours chez Liliana : la pureté de la voix, son léger *vibrato* fort reconnaissable, la bonne diction et l'accent judéo-espagnol correct - tout comme nous l'avions aussi remarqué en yiddish - la parfaite synchronisation voix/guitare, d'autant moins surprenante que Liliana s'accompagne elle-même. Avec, dans ce type d'exécution, la difficulté de moduler lors de la prise de son l'équilibre entre voix et accompagnement. On peut être sensible à l'éventuelle légère monotonie d'un instrument unique. On apprécie dans ce cas la rupture au n° 18 : *Kadosh* chanté *a capella* et fort bien venu.

Quoique la couverture du disque n'offre aucune indication, on constate à l'audition attentive que les enregistrements ont été effectués dans des lieux divers, et que l'écho, le volume, ne sont pas uniformes, ce qui peut constituer un avantage calculé.

Il faudrait commenter chaque interprétation, mais notons pêle-mêle la n° 6 *Adonai u Senhor meu*, chanson des marranes de Belmonte pour la célébration de la Pâque, en portugais, qui force la conviction tant Liliana s'y investit avec un panache étonnant.

La très curieuse version salonicienne de *A la una nasi yo*, rapportée, nous informe Liliana, par des marranes portugais d'où le second vers : *a las dos me bautizaron...* alors qu'une version... plus libre et classique... énonce habituellement *a las dos m'engrandesi, a las tres tomi amante...* le marranisme est en effet passé par là. L'interprétation, ici, en est superbe.

Esklava de amor est un tango argentin "séphardisé" à Rhodes, pourquoi pas !

El paso del Mar Vermelho, chant liturgique marrane portugais de la Pâque a été remis en musique par Liliana faute d'une version connue solidement établie, et s'achève dans un murmure bienvenu.

La célébrissime *Serena* est exécutée avec brio et le petit *vibrato* personnalisé de Liliana comme signature.

On aura compris qu'il s'agit d'un bel ensemble historico-musical et que les *kantigas* enregistrées ici sont fort peu connues, aptes à augmenter le répertoire des amateurs !

¹ En italien - 2000
Mélodies de l'exil,
parcours historico-
musical des juifs
et marranes espagnols.
La Giuntina,
via Ricasoli 26
IT 50122 Florence.
Disque compact joint,
les deux indivisibles.

Muestra lingua

EL KANTONIKO DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

Para oyer bueno lo ke te vo kontar, se kere un poko de "mise en scène" - komo dizen los Franseses - alora te rogo de asentarte sin meneyarte.

Ke pensas ? Mos azeremos un kafiko byen kayente ? Ya se ke tyenes otras kozas de azer. Ma si no es a ti ke me vo konfyar, alora a ken es ?

Seas kalmio ! Por modo yo vo tomar mi tyempo.

Despues ke pasi una semana byen triste (era el melda-do de los tres anyos de mi marido) mos fuyomos los ijos i yo Chabat a la kehila para azer nuestro dover i kavod. Lo triste es ke mos vino a la mizma data del nasimiyento de una de mis ijias. A la tornada, vinyeron todos komer en mi kaza. Lo ke se paso despues, no me lo imajini en esfuenyo.

Mi ija, ke era su aniversaryo, me dize :

"Mama, no te kedés sola, te vo a tomar kon mi".

En kamino, me dize ke al otro diya mos vamos ir a komer ande su ermano (mi ijo...) ke tyene un restaurante alavado.

L'enseignement du judéo-espagnol se répand peu à peu dans divers pays du monde. Malheureusement et contre toute logique, rien ne se passe en Espagne sur ce plan. Matilde Gini de Barnatan fait le point.

TU, MIRA TU ECHO... UNA REFLEKSION SOVRE EL DJUDEO-ESPANYOL EN ESPANYA

El intereso por la Kultura i el Patrimonio Djudeo-espanyol en nuestros días destaca kon una magnifika diversidad ke avrieron i anchearon ispanistas, ansi ke intelektuales espanyoles a fines del siglo pazado i komiensos de este siglo.

El Instituto Arias Montano de Madrid, del Konsejo Superior de Investigaciones Shientifikas de Espanya, devino uno de los sentros mas importantes en el mundo por entero, kon afamados estudios, lavoros i publikaciones de investigadores en este marko de ancho rigor shientifiko.

Endjuntos kon esto, destaca la importancia de su Biblioteka, ke es uno de los mas importantes manaderos para los investigadores, estudiantos i linguistas ansi ke todos los ke se interesan en el kampo de la erensia kulturala del Universo Djudeo-espanyol, iyndemas por la valor de sus kreasion literaria en Ladino i Djudeoespanyol; deviniendo ansi un grande Archivo kon todo lo muncho i lo bueno ke ai menester en estas dishiplinas.

Ansimezmo topamos en Espanya al menos dos Universidades ke se okupan en sus katedra del djudeo-espanyol : la Universidad de Granada, i la del Paiz Vasko.

En las dos deas se desvelopan estudios de lingua i literatura sefardi, kon grande rehusidad.

Destakamos espesialmente a la Profesora Ana Riaño, a kargo de la Katedra de Lingua i Literatura Sefardi en la Universidad de Granada, anchamente konosida por sus lavoros i un karar kada vez mas grande de elevos ke aparejan seriosos lavoros i estudios en el kampo de la kultura i la linguistik djudeo-espanyola.

En la Universidad del Paiz Vasko destaca la Profesora Paloma Díaz Más, ansimezmo dedicada al djudeo-espanyol en fruchiguozo estudio i produksion adientro los markos de literatura, poezia, Romanserio i mas, i autora de otras i tekstos de tematika didaktika, por modo de mijor azer konoser la istoria, lingua i kultura de los sefaradis.

Endjuntos kon esto, los kurzos de Kultura Hispano-Djudia i Sefardi ke kada anyada ofrese la Universidad de Castilla-La Mancha i el Muzeo Sefardi en Toledo, kontan kon muchos elevos i interesados en sus dishiplina enfatizada en la istoria, literatura ansi ke la linguistika del djudeo-espanyol.

En este kavso, avriendome topado mizma-mente envitada a partisipar en uno de estos kurzos sobre un debate a sujeto de la sobrevivencia de la lingua djudeoespanyola, topi personalmente la okazion de ofreser la lingua en avlando en djudeo-espanyol i apresiando ansi el grande intereso ke se desperto en los presentes de este Kurzo, kon el enshemplo de las avlas de muestra kara lingua.

Lo ke me regreto anchamente, es ke en Espanya ainda no se topa la ensenyanza biva de muestra lingua, malgrado tantos ekspertos i el intereso evidente en estos estudios akademikos de Lingua i Literatura ke izimos referensia.

I en este senzo, topamos un grande vazio, djustamente al seno del paiz onde el djudaizmo espanyol desvelo las partikularidades de una lingua medievals singular; ke kon el tiempo devia devenir en el djudeo-espanyol.

En muchos paizes agora se estan konsensiendo de la valor de dar ensenyanza del djudeo-espanyol, akavidandose del perikolo de su piedrita; i malgrado esto en Espanya no topamos ni una katedra, ni se topan grupos del avla ke permetan un desvelopamiento i ambezamiento lojiko, komo se tiene menester en todo modo de lingua biva.

Por kontra, el proplema es ke los akademikos i linguistas ke en Espanya se okupan de este Patrimonio, estan kuaji todos konvensidos ke no ay avenir para esta lingua ; i por esto no se azen los esfuerzos ke avia el menester para lavorar endjuntos, ni proyektos de rolo didaktiko por mor de kompletar una ensenyanza valutoza i pozivle para mozotros, djudeo-espanyol-parlantes ke ainda podemos kontribuir kon esta ensenyanza.

El kavso de la Emision "Sefarad", es un enshemplo de programas en esta lingua, ma son emisiones dirigidas enverso el eksterior, no para las djentes de Espanya.

Despues de 15 anyos en la difuzion de muestra lingua i kultura me demando komo es pozivle ke estos akademikos, por no toparsen de akodro kon el sistema de transkripsion de la eskritura ke tenemos agora de uzo en muestras produksiones, no tienen en tino la importancia del momento valutozo para profitar de amuchiguar la didaktika en muestra lingua?

Es una demanda sin repuesta; i de mi banda tengo klaro ke el avenir se topa en el ancho dezafio de los caminos de la kontinuidad por mor de salvar este trezoro.

I me viene en mientes ke, en siendo kriatura, si avia algo ke no era de djusto para mi, me ambezaron kon estos biervos :

"¿A TI, KE TE ASEMEJA ? ...TU, ¡MIRA TU ECHO!"

I este es el menester: kontinuar kon todo modo de esfuerzos, enkorajando a los muchos ke lavoran en este senzo. □

Matilde Gini de Barnatan

LAS DE SULUTCHA

Le succès rencontré par le récit des conversations entre Sulutcha et sa tante d'Estambul en visite au Pays de Galles incite Renée Martin à poursuivre la série : lisez plutôt !

La tia de Sulutcha i las suegras

- Tia, mi amiga esta travando las mako de paro kon su suegra.

- Atyo, guay de mi, kualo esta afitando?

- No demandes. Esta suegra topa de avlar de la moshka ke bola. Todo lo ke aze mi amiga es negro. Ya le kito las grenyas, i la esta kitando de la chile.

- Sulutcha, te dare un consejo de nikochera. Kuando keres kazarte, no bushkes marido. En primero bushka una suegra, i eskoje una buena. Si te plazyo la madre, kazate kon el ijo.

La tia de Sulutcha i los trenos ingleses

- Tia, ande estuvites oy dia entero?

- Oy ize ida i vinida a Londra en treno. Una koza me paresyo muy kurioza. El treno estava yeno de djente i todos estaban avlando.

- I deke ke no avlen? Si boka tienen, es para avlar.

- Hanuma, al tiempo no era ansina en este payis. Kuando yo vine vente anyos antes, los trenos yine estaban yenos, ama todos tenian la boka serrada. Kada uno i uno meldava su gaze-ta u su libro kon kayades.

- Ya tienes razon, tia. Aki los ajenos no avlan los unos kon los otros.

- Solo kuando me asenti en el treno me rendi kuento de lo ke estava afitando. Todos estaban avlando kon sus telefonos de aldikera. No estava avlando kon sus vizinos, estaban avlando de si para si !

-Ya tienes razon, tia. Los Ingleses no troka-ron, solo troko la teknolojia.

La tia de Sulutcha i el piano

- Tia, oy parese ke huites de vijita?

- Si, me envitaron a la kaza de un vizino ke save tanyer el piano de maraviya.

- I kualo djugo en el piano?

- Todo lo ke kijimos, muzika a la franka i muzika a la turka. Bach, Chopin, Mozart etc.

- I ke muzika a la turka vos djugo?

- Una muzika de Ketel Bey. Parese ke es un kompozitor turko. Eskrivyo muzika sobre los bazares de Persia, sobre Ejipto, i muncho mas.

- Agora me akodri ken es este kompozitor. El no es ni turko, ni un Bey. El es ingles. Se yama Albert Ketelbey i nasyo en Birmingham en el siklo diez i mueve. Eskrivyo muzika ke para los Ingleses era oriental i egzotika en akeyos tiempos.

- I a mi me paresyo ke era turko! □

Renée Martin

Lo ke no saviya yo, es ke keriyon markar el diya de mis otchenta anyos.

Si, si, no se mutchatchika ! Me debes el respekto !

Dunke, yo syega sin saver nada, topi mis ijos, mis inyetos a la puerta del restaurante. Esto me izo grande plazer ! La mas grande sorpresa fue de ver toda la famiya adyentro asperandome ! Todos mi keridos estaban presentes i se mityeron a kantarme

“Buen aniversario”

La emosyon fue tan grande ke me tomo un yoro, i no puediya avlar.

Te imagines, jurnaliko amigo ke momento fue !

El tyempo se paso a kantar i baylar sin olvidar la komida ekselente.

Todos me aregalaron de regalos maraviosos.

Komo todos te konosen, profito para rengrasyarlos aki otra vez, jurnaliko karo. El proverbyo dize ke la vieja kere bivar para mas ver i oyir.

Yo kero bivar para mas kontentar i regalar todos mis amigos i keridos.

Chochana Lucie Mazaltove

Poésie

Vous goûterez l'humour, le sens de la vie, l'expression concise, ramassée, de cette jeune Rajel de Barnatan qui nous offre un nouveau poème écrit ces jours derniers...

Desakodro

Kuando era una ninya

Kishe ser mujer.

Kuando fui mujer

Me avolti una ninya

I yo me demando

Karo Dio mio

Kuando el ser umano

Topara de akodro

Su puerpo i su tino ?

Kuando fui pekenya

Kishe ser mayor

Kuando fui mayor

Troke por pekenya

Tambyen me demando

Karo Dio mio

Kuando mos aremos

Grandes sin sentirlo ?

Kuando era luzero

Kishe ser estreya,

Agora soltando

So reflektio de Tu Brilyo

Ya no me demando

Sospiro

Mirando en lo Alto

So felis

Dunke bivo...

Rajel de Barnatan

Kozas i otras de Sefarad

Association des Amis de la Lettre Sépharade - *Aqui estamos*

Fête de Djoha 2001

le mercredi 20 juin à 17 h 30

Tous les détails figureront dans le numéro suivant de cette quatrième **grande fête annuelle**. Mais réservez déjà la journée. Ce sera comme précédemment au Théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie de Vincennes, et la troupe permanente du théâtre nous offrira une représentation exceptionnelle de la pièce d'**Antonio Diaz-Florian** créée en mars 1999 :

“Torquemada et le converti”

La chanteuse **Sylvie Sivann** présentera son récital en judéo-espagnol, yiddich et hébreu, accompagnée du talentueux violoniste **Essim Zoubritsky**.

Il y aura des auteurs, des livres, des disques...

...i komo syempre, komer filas i borrekas, etchar lachon kon todos, bever raki...

■ Pour répondre à une demande formulée par de nombreux adhérents, l'Association des Amis de la Lettre Sépharade *Aqui estamos* vous convie au **Cercle Bernard Lazare**, 10 rue Saint Claude 75003 Paris, pour faire connaissance avec d'autres adhérents et avec les responsables, échanger, exprimer des souhaits, échafauder des projets pour intéresser des jeunes à notre belle culture. Après la réussite de la soirée du 7 février, les dates retenues sont les **mercredi 7 mars** (en compagnie de Brigitte Peskine), **4 avril** et **2 mai**, toujours à **18 heures**. Venez nombreux bavarder sans façons ! Renseignez-vous auprès de notre ami Jacques, au **01 47 35 67 92**.

■ “Les impératifs de la raison et l'attraction du cœur” **Conférence sur Maimonide** par Gad Freudenthal chercheur en philosophie et sciences du Moyen-Âge au CNRS. **Dimanche 1er Avril à 14 h**, salle Jean Dame - 17, rue Léopold Bellan - Paris 2e Dans les origines de la culture juive, Maimonide fut un personnage important, et controversé. Formez-vous une opinion.

ASOSIASION : "LUS DE SEFARAD" MATILDA GINI DE BARNATAN VIVIANA RAJEL BARNATAN GINI

La Asosiasion “LUS DE SEFARAD” es una entidad sin buto de lukro, onde el primo intereso es pujar i proyektar actividades ke permetan anhear la grande diversidad de la Kultura Sefaradi.

En disparte de esto, se kere destakado ke el rolo de esta Asosiasion es ansimezmo despertar intereso por mor de valorar i rekrear esta kultura, kon el menester de una grande enfazis i esforzos por mor de asegurar sus sobrevivensia i avenir.

Por tanto, "Lus de Sefarad" bushka ansi el reskate i arekojimiento de este valutozo legado.

Entre los proyektos de esta Asosiasion se topa una Koleksion de Literatura ke rekrea el djenero de Poezia de Autor de las autoras Matilde Barnatan i Rajel Barnatan.

Informasyones : matildebarna@ctv.es

12e CONFÉRENCE BRITANNIQUE SUR LES ÉTUDES JUDÉO-ESPAGNOLES : 24 - 26 JUIN 2001

Renseignez-vous, inscrivez-vous auprès de l'

**Institut for Jewish Studies
University College, Gower Str.
London WCI**

**Sara Martin Fax 44 207 209 10 26 ou
e-mail : uclhvtm@ucl.ac.uk**

Le logement est possible dans une résidence à deux minutes de l'University College.

Des conférenciers du monde entier sont au programme de ces trois jours.

L'opportunité sera offerte de visiter dans de bonnes conditions la section des manuscrits hébreux et sépharades de la British Library le mardi après-midi 26 juin, jour de fermeture au public.

VOYAGE SUR LES SITES JUIFS EN PIÉMONT

pour quelques lecteurs de La Lettre Sépharade

Dans la LS de mars 1999 nous proposons à nos lecteurs et pour le mois d'octobre suivant, un voyage sur les sites juifs d'Italie du Nord. Puis nous envisageons pour l'année suivante : octobre 2000, une excursion complémentaire sur les sites d'Italie du Sud.

Il nous avait échappé à l'époque que cette année 2000 serait "mariale" et attirerait un nombre considérable de pèlerins et touristes en Italie.

D'où l'idée, pour octobre 2000, d'un voyage en Espagne du Sud et de l'Ouest, complémentaire de celui que nous avons effectué sur des sites juifs au nord à l'automne de 1997. C'est ce qui fut réalisé.

Nous préparons maintenant, pour octobre de cette année, un déplacement vers les charmantes petites villes du Piémont, non éloignées de Turin avec sa Communauté bien vivante, où pourrait se situer notre base, et qui comportent des souvenirs de vie juive, italienne comme sépharade, des emplacements de ghetto des XVIIe et XVIIIe siècles et souvent de charmantes synagogues du XIXe siècle. Il s'agit par exemple d'Asti, Biella, Casale Monferrato, Cherasco, Cuneo, Ivrea, Moncalvo, Mondovi, etc... Le départ pourrait avoir lieu, comme chaque année, vers le 10 octobre, et le transport, pour les Parisiens, s'effectuer en TGV. Il est important de savoir que nous serions guidés par Annie Sacerdoti, l'auteur de nombreux et ravissants petits livres sur le judaïsme italien.

Faites-nous seulement connaître pour l'instant et par écrit votre désir de participation, sans aucun engagement ferme ni de part ni d'autre et vous serez ainsi portés sur une liste d'attente, dans l'ordre des inscriptions.

La Rédaction

Musée d'art et d'histoire du Judaïsme

■ Vous avez déjà lu, ou peut-être avez-vous la chance de ne pas connaître encore le petit livre de Kressmann Taylor

Inconnu à cette adresse

Le Comité français pour Yad Vachem vous propose de venir voir la pièce que Béatrice Dufrenne en a tirée. Deux représentations exceptionnelles de ce spectacle seront données les

lundi 5 et mardi 6 mars à 20 h 30

Renseignements et réservation impérative au **01 47 20 99 57**. Divers prix de places.

Amenez vos parents, vos enfants adolescents, vos amis. Vous passerez un moment d'intense émotion tout en apportant votre soutien à Yad Vachem.

■ En avant première du programme musical annoncé à la page suivante, sachez que

le groupe Naguila

de musique mystique sépharade se produira au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme,

**dimanche 1er avril à 17 heures
lundi 2 et mardi 3 avril à 20 h 30**

Commentant leur disque récent, nous avons exprimé dans notre LS 34 de juin 2000 tout le bien que nous pensions de cet ensemble composé de André Taïeb, chant - Kamal Berrada, oud, ney - Mohamed Zeftari, violon - Pierre-Luc Ben Soussan, derbouka, riqq, daf.

Renseignements et réservation au Musée.

Musée d'art et d'histoire du Judaïsme

Hôtel de Saint-Aignan - 71 rue du Temple à Paris 3ème

Téléphone : 01 53 01 86 48

E-mail : reservations@mahj.org

L'un de nos nouveaux lecteurs du Brésil envisage de créer, rayonnant sur l'Amérique du Sud, une Association locale des Amis de la Lettre Sépharade.

C'est une initiative qui mérite l'attention, et vous pouvez vous en entretenir avec lui, Cléber Ferrera, sur :

pasharo@usp.br

La Lettre
Sépharade

ÉDITION FRANÇAISE

Jean Carasso - F 84220 - Gordes

Fax 04 90 72 38 39

E-mail : LETTRE.SEPHARADE@wanadoo.fr

ÉDITION AMÉRICAINE

La Lettre Sépharade P.O.Box 2450

Kensington MD 20891 USA

Fax (1) 301 530 14 61

E-mail : lettresépharade@earthlink.net

Ce numéro, tiré à 3900 exemplaires, a été composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge sur une maquette de Paul Bertrand.

Le fichier de La Lettre Sépharade est inscrit sous le n° 608403 à la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés).

Festival des musiques judéo-espagnoles

au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme,
en partenariat avec La Lettre Sépharade,

du 9 au 17 mai 2001

**C'est la première fois en France
que se tient un festival dédié
aux musiques judéo-espagnoles.
Musée d'art et d'histoire
du Judaïsme à Paris,
9 au 17 mai 2001**

*C'est une occasion unique de
découvrir ce répertoire peu connu
du grand public, chanté dans
un espagnol archaïque véhiculé
par les juifs d'Espagne depuis
leur expulsion de 1492.*

*Cette langue parlée, chantée,
imprégnée des apports d'autres
langues et cultures - balkanique,
turque, marocaine etc. - a suivi son
propre chemin au cours des siècles,
transmise à leurs filles par
les femmes généralement illettrées.
D'où la quantité de berceuses
et de chants de noces.*

*Ces chansons n'ont pas été
recueillies, enregistrées et transcrites
par des musicologues avant
la première moitié du XXe siècle.*

*La programmation propose
un voyage dans le monde poétique
et festif de la culture judéo-espagnole
des différents pays, répertoires
et époques.*

*Cette production musicale
se poursuit sans aucune rupture
et l'occasion est offerte d'entendre
des créations du XXe siècle sur
des poèmes d'écrivains vivants.*

Les concerts auront lieu
au Musée,
Hôtel de Saint-Aignan
71 rue du Temple
75003 Paris

Réservations :

Tél. 01 53 01 86 48

e-mail : reservations@mahj.org

Mercredi 9 mai 20h30

Sandra Bessis

explore depuis douze ans le vaste répertoire judéo-espagnol, création musicale vivante de la Méditerranée et ses sonorités diverses dans le temps et l'espace. Elle présente **Bodas**, son dernier spectacle, autour des chants de noces.

Jeudi 10 mai 0h30

Mónica Monasterio

est originaire d'Argentine où elle a commencé à chanter il y a vingt ans. Elle vit maintenant à Madrid et se consacre à la chanson judéo-espagnole. Elle est en scène avec son accompagnateur Horacio Lovecchio, compositeur de plusieurs de ses chansons sur des textes de poètes judéo-hispanisants contemporains du monde entier. C'est la première fois qu'elle chante en France.

Dimanche 13 mai - 16h

Stella Gutman / Trio Kamhi

■ Le judéo-espagnol est la langue maternelle de Stella Gutman dont la famille est originaire de Thrace. Depuis plus de douze ans, elle chante dans cette langue.
■ Rafaël Kamhi, avant la guerre de Yougoslavie, avait constitué dans sa ville natale de Sarajevo un groupe vocal appelé *Ladino*, qui se produisait avec succès à la télévision et dans divers festivals culturels.
Il vit maintenant en France et a reconstitué un trio avec ses deux enfants.

Dimanche 13 mai et lundi 14 mai 0h30

Judy Frankel

De formation classique, depuis plus de quinze ans Judy Frankel - qui vit à San Francisco - est à la fois compositrice et interprète, s'accompagnant à la guitare. Elle est très populaire aux Etats-Unis, a déjà chanté plusieurs fois en Europe, mais se produit pour la première fois en France.

Mercredi 16 mai 0h30

Ensemble Alégria

Il est composé de trois hommes et une femme, dont un chanteur compositeur. Ce groupe se consacre depuis une dizaine d'années à la musique du Moyen-Âge et de la Renaissance, qu'elle soit religieuse ou profane, utilisant des instruments anciens. La musique judéo-espagnole constitue l'un des volets de son programme.

Jeudi 17 mai 0h30

Marlène Samoun

chante depuis plus de dix ans en diverses langues. Elle offre une interprétation personnelle, renouvelée et chaleureuse des grands classiques judéo-espagnols, liturgiques et profanes, mais aussi de chansons du XXe siècle.